



le sorcier d'anticosti

fides

robert choquette

robert choquette

Comment réduire à quelques lignes l'œuvre d'un écrivain fécond qui pratiqua par surcroît la carrière diplomatique ? Robert Choquette fut d'abord journaliste, puis secrétaire à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Après quoi il se consacrait pendant trente ans à la rédaction et à la réalisation de textes dramatiques pour la radio (**Le Curé de village, La Pension Velder, Métropole**), puis pour la télévision (**Quatuor, La Pension Velder**, plusieurs téléthéâtres). En tout, plus de 5,000 textes.

Il a publié dix ouvrages, dont l'ensemble de ses **Oeuvres poétiques** et son roman **Elise Velder** aux éditions Fides. Récompenses littéraires : prix David (trois fois), un prix du Gouverneur général du Canada, prix Duvernay, Médaille d'or du Lieutenant-gouverneur de la province de Québec « pour son apport à la télévision canadienne » ; à Paris, prix Edgar Poe, prix international des Amitiés françaises, un prix spécial de l'Académie Française.

Il fut commissaire associé de la Commission du Centenaire (1967), consul général du Canada à Bordeaux, ambassadeur à Buenos Aires. Retraité en 1970, il présida pendant deux ans la Société des écrivains canadiens. En décembre 1974, il devenait président de l'Académie canadienne-française.

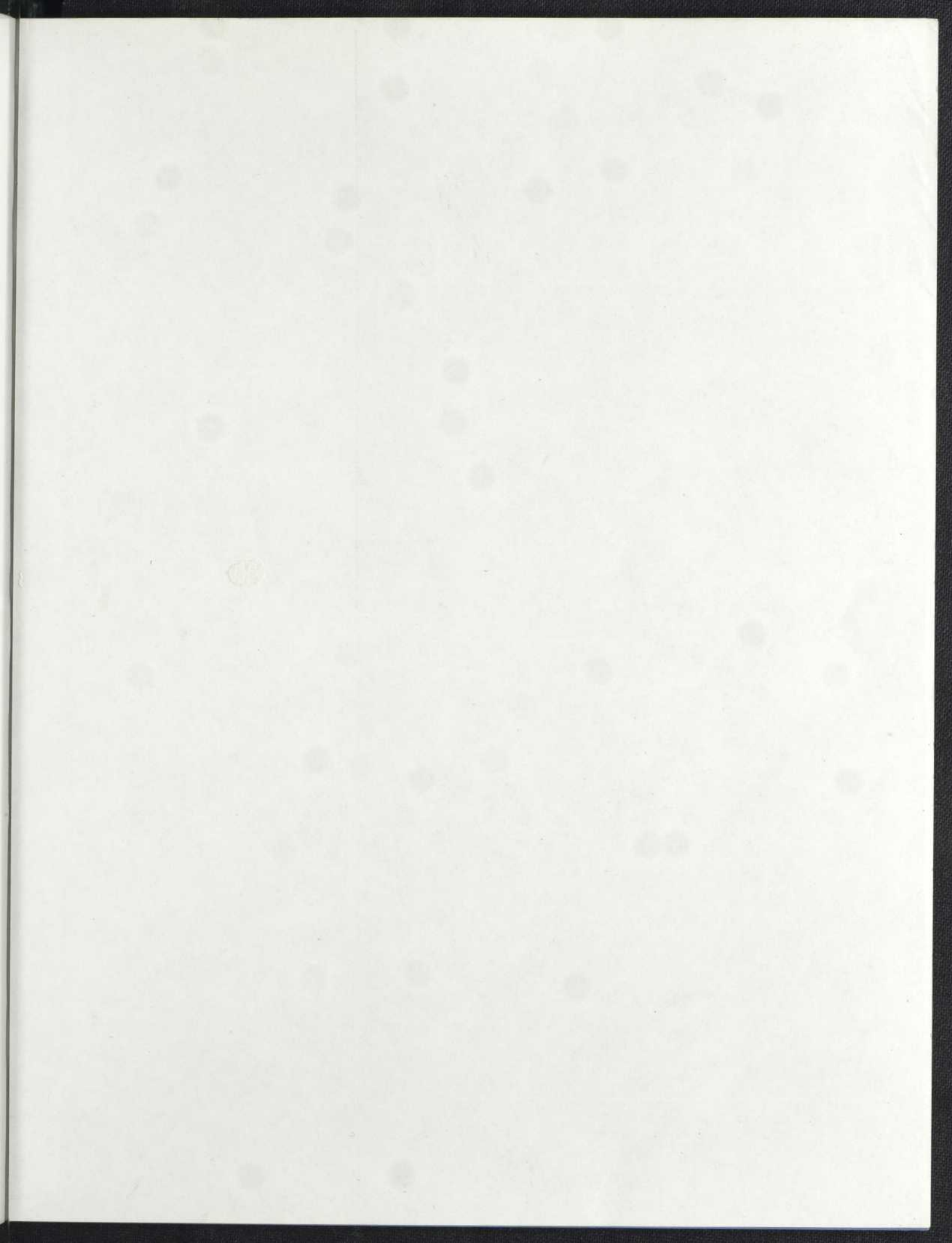
Compagnon de l'Ordre du Canada (CC). Docteur ès lettres honoris causa de l'Université de Sherbrooke.

Grand voyageur, il a visité vingt-quatre pays.

michèle théorêt

Michèle Théorêt a reçu sa formation artistique en fréquentant divers ateliers de peinture et de gravure ; elle a aussi suivi les cours de l'École des Beaux-Arts de Montréal. Elle a tenu quelques expositions solo dont les plus importantes eurent lieu à la Sauvegarde et à la Galerie Georges Dor. Elle a aussi participé à plusieurs expositions de groupe à travers le Québec ainsi qu'à Toronto.

Elle anime des ateliers d'art pour enfants.



COLLECTION DU GOÉLAND

Dans ses voyages au long cours, le goéland, cet oiseau marin, survole les continents de l'Arctique à l'Antarctique. Il plane sur les côtes et les baies, les lacs et les rivières jusqu'à l'intérieur des terres.

La collection du Goéland, par la diversité de ses auteurs et de ses sujets, vous propose de le suivre dans ses merveilleux voyages au fil des mots.



le zozier
d'anticozzi

robert choquette

le sorcier d'anticosti

et autres légendes canadiennes

Illustrations de Michèle Théorêt

COLLECTION  DU GOÉLAND

LES ÉDITIONS FIDES, 235 EST, BOUL. DORCHESTER, MONTRÉAL

Cet ouvrage a bénéficié d'une subvention
du ministère des Affaires culturelles du Québec,
au titre de l'aide à la publication.

GR
113.5
Q4C46
1975

Numéro de la fiche de catalogue
de la Centrale des Bibliothèques — CB : 75-8700

ISBN : 0-7755-0560-9

Tous droits de reproduction, d'édition, d'impression, de traduction, d'adaptation et de représentation, en totalité ou en partie, réservés en exclusivité pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de cet ouvrage, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie ou par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de la Corporation des Éditions Fides.

© La Corporation des Éditions Fides — 1975

D7501736

préface

Il y a quelques années, le directeur des programmes, au poste CKAC, m'invita à préparer une série d'émissions dialoguées d'un caractère nettement canadien.

À la recherche d'un thème approprié, je demandai conseil à deux aînés qui voulaient bien m'honorer de leur confiance et de leur amitié, les regrettés Marius Barbeau et Louvigny de Montigny. Ils m'initièrent à notre folklore québécois. Le moment venu, le poste CKAC proposait à ses auditeurs une série d'émissions hebdomadaires intitulée *Les Légendes du Saint-Laurent*. J'en étais non seulement l'auteur, précisément l'adaptateur, mais aussi le réalisateur, le narrateur, parfois l'un des interprètes, et le bruiteur ! Ainsi en allait-il, à cette héroïque époque de la mise en ondes radiophonique.

Qui m'aurait dit qu'un jour il me serait donné de ressusciter ces légendes ? Le premier à s'y intéresser fut monsieur Luc Lacourcière, directeur des Archives de folklore de l'Université Laval. Curieux de la manière dont j'avais traité ces vieux récits, il désirait photocopier mes manuscrits pour les ajouter à ses archives. Entre-temps, la maison Fides lançait sa collection du *Goéland*, créée par madame Raymonde Martin à l'intention des jeunes.

Invité à y figurer, je pensai tout naturellement à mes *Légendes du Saint-Laurent*. Comme, cette fois, j'allais m'adresser à des lecteurs, j'en remplaçai la forme dialoguée par celle de la narration.

Plusieurs de nos légendes, à l'exception des légendes indiennes et esquimaudes, viennent d'outre-mer et pas uniquement et nécessairement de la France. Transplantées chez nous, elles ont subi, dans la bouche de nos conteurs populaires, des remaniements de toute sorte. Ce fut aussi le cas des légendes nées au Québec. La même légende, relatée au lac Saint-Jean, dans le Bas Saint-Laurent ou en Gaspésie, ne sera pas tout à fait la même.

À qui appartiennent ces récits que la tradition orale véhicule depuis des siècles ? Ils appartiennent au fonds commun, qui veut dire, à nul et à chacun. Tout écrivain est justifié de les accommoder à sa façon. C'est ce que j'ai fait.

Une remarque, toutefois. Certaines des seize légendes qui composent ce petit livre font partie de notre patrimoine littéraire depuis assez longtemps grâce à Philippe Aubert de Gaspé, à Louis Fréchette, à Honoré Beaugrand, à Marius Barbeau, à d'autres. Ici et là, je me suis permis d'emprunter à ces auteurs quelques détails qu'ils avaient sans doute eux-mêmes empruntés à la tradition. J'ai fait cela à ciel ouvert, ne doutant pas qu'ils m'auraient approuvé de les mettre à contribution au profit des jeunes. À ces disparus je rends l'hommage qu'ils méritent.

Robert Choquette

le sorcier d'anticosti

Il existe des récits légendaires, mais il existe également des personnages légendaires. Entendons-nous. Certains ont bel et bien appartenu au monde des vivants, mais, disparus, ils sont devenus le jouet de l'imagination populaire. Quelques individus sont même entrés tout vifs dans leur légende. Comme ce Louis-Olivier Gamache, moitié ogre, moitié sorcier, dont le nom seul faisait trembler marins et pêcheurs ayant à longer l'île d'Anticosti.

On redoutait surtout la partie sud-ouest de l'île, car c'est là que Gamache avait sa maison, face à une baie qu'il s'était appropriée. Le sorcier d'Anticosti, comme on l'appelait, faisait la traite des fourrures avec les Indiens montagnais. Les officiers de la compagnie des Postes du roi entendaient bien lui rendre la vie dure, car leur rôle consistait à empêcher ce genre de traite, mais la réputation du terrible homme les tenait à une distance respectueuse. C'est dire que les simples mortels auraient préféré escalader la citadelle de Québec à s'aventurer trop près de la maison de Gamache.

Mais quel parti prendre, quand la tempête fait rage dans le Golfe et qu'un seul refuge est possible : la baie de Gamache ?

C'est l'impasse où se trouvèrent un jour deux pilotes surpris en canot aux abords de ce lieu redouté. Chercheraient-ils à repousser autant que possible, à coups de rames désespérés, cette côte de plus en plus prochaine ? Ils n'en avaient plus la force. Épousant le mouvement des vagues, ils se laissèrent entrer dans la baie. Coïncidence ironique, la tourmente s'apaisait. Et qui virent-ils, planté droit sur la grève et les observant ? LUI !

— Au moins, dit Ovide, il n'a pas son fusil.

— À la grâce de Dieu, marmonna Félicien.

En hissant le canot sur la grève, avec l'aide de Gamache, les hommes remarquèrent que celui-ci était armé d'un pistolet. Même de deux.

— Vous n'avez rien à craindre pour le moment, dit l'ogre. Je ne suis pas prêt à vous manger. Vous allez d'abord me donner des nouvelles du monde. Suivez-moi à la maison.

À première vue, la femme de Gamache donnait l'impression d'être une bonne nature. Mais comme elle s'apprêtait à réchauffer la soupe, Gamache la tira à l'écart et lui demanda, entre haut et bas, s'il devait les tuer tous les deux. Après quoi, le couple échangea quelques paroles inintelligibles.

— Faites honneur à la soupe, commandait bientôt Gamache. Autrement, vous insultez ma femme.

Comment eussent-ils montré de l'appétit après ce qu'ils venaient d'entendre et en observant quels objets couvraient les murs ? Pistolets, fusils, haches, épées, sabres, coutelas, poignards ; même une baïonnette.

— Il est clair que sur l'île la chasse est abondante, hasarda Félicien, avec un frêle sourire.

À ce moment, une jeune fille parut. Enrubannée à l'intention des visiteurs, elle allait dire quelque chose, mais son père l'interrompit.

— Ta mère va te parler.

— Viens me trouver, Marie. J'ai à te parler en secret.

— La chasse, vous demandiez ? fit Gamache. Tant qu'on en veut ! Des canards, des outardes, des sarcelles, des perdrix, — sans mentionner les animaux à quatre pattes, les loups-marins et les loups-garous. Et, de temps à autre, certaines bêtes à deux pattes...

— Ces fois-là, compléta Marie, revenant vers la table, le père ne manque jamais son coup.

Inutile de dire que même si leur estomac restait recroquevillé comme un limaçon, les visiteurs s'appliquèrent à vider leur assiette. En quittant la table, Ovide risqua un regard vers la baie... Gamache donna un coup de barre : nullement question pour eux de reprendre la mer. On dormirait chez Gamache. Dans un des bâtiments. Plus précisément dans une pièce où un jeune huissier de Québec avait médité pendant quatre mois, l'hiver précédent.

— Le godelureau était venu mettre le nez dans ma goélette, un jour que je mouillais dans le port de Québec. Je l'ai emmené faire un petit voyage.

— Le pauvre gars avait tellement pleurniché ! dit Marie. Sa femme par ci, ses enfants par là !... Au bout du compte, le père l'a remis en liberté.

— *Celui-là*, précisa Gamache. Pour qu'il aille conseiller la prudence à ses pareils. De toute façon, ajouta l'ogre en tâtant du regard ses visiteurs et en se pouléchant, il était devenu trop maigre.

Gamache, pistolet à la main, conduisit ses « invités » sous les combles d'un des bâtiments. Les malheureux ne pouvaient songer à fuir, l'unique fenêtre étant une lucarne et Gamache ayant cadenassé la porte. Ils s'y sentaient comme au garde-manger...

Tout ce qui se racontait sur cet homme, on ne l'avait donc pas inventé. Il lui était même arrivé de souper avec le diable, affirmait Ovide. C'est dans une auberge de Rimouski que la chose était arrivée. Gamache, pourtant seul, avait commandé à souper pour deux convives, dans une chambre isolée. Nul ne devait l'y déranger. Une heure plus tard, il demande qu'on vienne desservir. Gamache est seul, personne n'a vu quelqu'un d'autre entrer dans cette chambre ni en sortir, mais les deux couverts ont servi. Gamache avait soupé avec le diable ! Ce n'est pas tout. Un jour qu'il mouillait dans le port de Mingan, voici qu'apparaît un croiseur de la compagnie des Postes. Gamache remet à plus tard ses pourparlers avec les Montagnais et file à toute voile. Le croiseur le suit. La nuit tombe. Soudain, les officiers du bâtiment aperçoivent comme une flamme, là-bas, sur la mer. On s'approche et on trouve un petit feu moqueur, qui ne tenait à rien, qui dansait dans l'air, au-dessus des vagues : Gamache transformé en feu follet ! À preuve que le lendemain matin il était de nouveau dans le port, avec sa goélette. Un autre jour encore, on l'entendit demander au diable une pleine bonnette de vent. Le temps d'un clin d'œil de chat, la voilure était bombée ! L'étonnant, c'est que la mer restait toute plate ; sur les voiles des autres bateaux, pas le moindre frisson.

— Et c'est un pareil homme qui nous tient encagés, murmura Félicien.

— Écoute ! fit l'autre. J'ai cru entendre...

Ovide disait vrai. Quelqu'un montait.

Les pas se turent. Sous la porte, trembla un fil de lumière. Cliquetis du cadenas. Dans la porte ouverte se dressait Gamache, un fanal à ses pieds, un fusil à la main.

— Vous n'avez pas encore fermé l'œil ? Vous allez le fermer pour longtemps. Voyons ! je l'avais pourtant huilé comme il faut...

— Quel tort vous a-t-on fait ? gémit Félicien.

— Ah bon ! tout s'explique : je me suis trompé de fusil. C'est pas celui-là que je vous réserve. En attendant, je laisse une bouteille. Du rhum des Îles qui vous fera dormir jusqu'à ce que je monte vous réveiller *pour de bon*.

L'étonnement des deux hommes redoubla, lorsqu'ils virent que Gamache laissait derrière lui son arme et son fanal et qu'il ne refermait pas la porte au cadenas. Ils conclurent, avec raison, que l'arme n'était pas chargée. Le rhum était-il empoisonné ? On le flaira, on y goûta du bout du doigt. Ce qui les frappa, tout à coup, c'est que l'ogre n'avait pas dit : « vous *endormir* pour de bon », mais « vous *réveiller* ». Comment interpréter ça ? Après s'être torturé les méninges, ils décidèrent de risquer le tout pour le tout et ils partirent pour les Îles...

Ils y restèrent jusqu'à l'aube.

— Debout ! crurent-ils entendre à travers le brouillard. Debout ! Vous n'avez donc pas faim ?

Le brouillard se dissipant peu à peu, Ovide et Félicien, mais chacun bien pour soi, crurent entendre un roulement de tonnerre. L'un d'eux, touchant la main de l'autre, se réveilla brusquement.

— Ovide ?

— Félicien ?

— Es-tu mort ?

— Non. Toi non plus ?

Nouvel éclat de rire, puissant, sonore, venant de haut, venant de l'ogre debout tout près, sans fanal ni fusil.

— Vous avez eu peur, les amis ? Vous pensiez que Gamache dévore les gens ? Eh bien ! vous avez appris que le « sorcier d'Anticosti » n'est pas aussi noir qu'on le dépeint. Venez déjeuner. Les femmes vous attendent.

— C'était donc ça ? répétait Ovide, dont le rire gardait une teinte de nervosité. Quand vous avez parlé à l'écart avec votre femme, et ensuite la mère avec la fille...

— C'était ça. Je vous servais une leçon.

— Mais quand vous avez dit, moitié haut, moitié bas : « Penses-tu qu'on devrait les tuer tous les deux ? »

— Vous les avez devant vous sur la table ! répondit Gamache, couteau et fourchette aux poings. Je les ai tués tous les deux !

— Deux poulets ?

— Deux poulets.

— C'étaient ceux-là, « les deux » : des poulets !

Le sorcier d'Anticosti n'était donc pas si terrible. À une condition. À la condition que la compagnie des Postes du roi le laisse trafiquer en paix avec les Montagnais. Autrement... Autrement, Gamache savait décortiquer d'autres bêtes à deux pattes que les poulets.

...the

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

... ..

2

le sauvage mouillé

C'est arrivé un soir d'autrefois, il y a plus d'un siècle et davantage, devant la rivière des Prairies, au nord de Montréal, à un endroit où ce cours d'eau tourbillonne à gros bouillons.

En ce temps-là, les bûcherons en route vers les chantiers de la Gatineau, et pareillement ceux qui en revenaient, faisaient halte pour la nuit à l'endroit dont il est ici question et qui portait le nom de Sault-au-Récollet. Une fois pris le souper, autour du feu de camp, les hommes fumaient une pipe ou deux tout en chantonnant des airs transmis de père en fils depuis la France et qui n'avaient aucune envie de se laisser oublier. Ou bien on évoquait des souvenirs, des événements inexplicables dont les anciens avaient été témoins, surtout dans la Beauce ou en Gaspésie. Comment douter qu'il y eût des lutins et des feux follets, des maisons hantées et des loups-garous ? Les anciens n'étaient quand même pas des fous ! Ni des faiseurs de peurs. Ce qu'ils avaient vu, ils l'avaient vu.

Un soir, donc, un parti de bûcherons avait établi son campement au pied des rapides du Sault-au-Récollet. C'était une de ces nuits où le clair de lune excite l'imagination, et juste-

ment l'un des hommes racontait que son grand-père, du temps qu'il était garçon, avait été envoyé, avec d'autres, tout au loin quelque part vers le lac Saint-Jean, pour y ouvrir des terres. Les colons étaient peut-être là depuis deux ou trois ans, quand voilà qu'un soir — le soleil en avait encore pour environ une heure — on voit arriver, dans l'anse d'une rivière, laissons faire laquelle, des barques pêcheuses d'où six hommes mettent pied à terre, hache sur l'épaule. Et les voilà qui commencent à bûcher. La nuit s'épaissit, on ne les distingue plus, mais on entend tomber les arbres. Cela continue pendant une bonne partie de la nuit. Le lendemain matin, surprise : les barques ont disparu. Mais la vraie surprise, ce fut de constater que pas un seul arbre n'avait été touché ! Tous les arbres étaient debout. Debout au complet. Même pas une entaille. Fallait se rendre à l'évidence : ces gens-là étaient venus de l'autre monde.

Émus par ce récit, nos bûcherons écoutaient en silence le craquement des bûches, le gargouillis des rapides du Sault-au-Récollet. Étrange et troublant, ce récit. Fallait-il y prêter foi ? C'est alors que l'un d'eux avisa, sur une pointe de terre s'avancant dans la rivière, assez loin mais pas trop, un feu de camp pareil au leur. Un autre groupe de bûcherons, sans doute. Mais comment expliquer qu'on n'eût entendu ni leurs voix ni le clapotis des rames ? Et cela continuait : un feu sans le moindre bruit autour.

L'un des hommes, ses mains en porte-voix, dirigea un long cri vers les nouveaux venus. Aucune réponse.

— C'est peut-être des amis, fit un autre. Allons-y voir ?

Mais on se disait trop las, guère intéressé, on avait sommeil...

Deux hommes se mirent en marche le long de la rive. De temps à autre, un petit animal froissait les broussailles. La lune avait comme une façon sournoise de se faufiler entre les branches. Plus ce campement approchait et plus le silence s'accroissait, — et le mystère avec lui. Le malaise qui enveloppait Hubert et Gabriel tourna à l'étonnement lorsqu'ils distinguèrent, auprès du feu... Quoi ? Un sauvage. Un seul. Assis devant les flammes comme pour se faire sécher, les coudes aux genoux, les mains à ses tempes.

Hubert et Gabriel s'arrêtèrent. Y aurait-il là un piège ? On pouvait supposer qu'un détachement d'Iroquois était caché non loin, avec des intentions peu catholiques. Déjà à l'époque, ces manières d'agir appartenaient au passé, mais savait-on jamais ?

— Holà ! cria Hubert.

L'Indien ne bougea pas. Gabriel cria à son tour. Rien. Rien, sinon un détail curieux au possible : la lune et le feu tout ensemble permettaient de voir que l'homme était mouillé comme s'il venait de recevoir une averse.

— Hé ! cria Gabriel. As-tu chaviré, que l'eau te ruisselle de la tête aux pieds ?

Aucune réponse. Et toujours, sur les cheveux de l'Indien, sur ses épaules, sur ses bras l'eau coulait. Ce n'était pas tout : cette eau continuelle coulait sans atteindre le sol ! Elle coulait uniquement sur le corps de l'Indien. Et le feu ne faisait aucun bruit et ne jetait aucune fumée ! Il y avait dans tout cela quelque chose qui dénaturait le réel.

Pour dissiper un dernier doute, Hubert lança dans les flammes un morceau d'écorce de bouleau. L'écorce demeura intacte.

L'Indien ne bougeait toujours pas, le feu silencieux ne jetait pas de fumée, et toujours, toujours, l'eau mystérieuse coulait, coulait...

— C'est une apparition ! hurla Gabriel. Sauvons-nous !

Une peur folle s'était emparée d'eux, les poussait à travers les branches mortes empêtrant leurs pieds, les branches sifflantes qui déchirent les mains et le visage. Si l'un se retournait, c'était pour crier : « Il n'a pas remué ! » Et cela même qui eût dû les rassurer ne faisait qu'augmenter leur panique. Ils arrivèrent au camp terrifiés, gémissants.

Ce fut un branle-bas. Ceux qui dormaient se levèrent en sursaut, nos hommes se virent entourés, pressés de questions.

— Un fantôme ! répétait Gabriel, quasi sans voix.

Certains voulurent se moquer, mais une frayeur telle, chez deux hommes reconnus pour leur bravoure, eût aussitôt raison des rieurs. Hubert et Gabriel racontèrent ce qu'ils avaient vu : ce sauvage mouillé, ce feu qui ne brûlait pas...

— Hé là ! fit quelqu'un, tourné vers là-bas. Le feu... Le feu a disparu !

— Disparu d'un coup ? dit un autre. C'est pas naturel. Un feu naturel s'éteint en diminuant.

Tous approuvèrent d'un murmure. Un phénomène comme celui-là n'avait décidément rien d'une illusion. Il appartenait à l'autre monde comme ces hommes dont il avait été question plus tôt, — qui étaient venus bûcher du bois autour du lac Saint-Jean sans qu'un seul arbre soit entamé.

— Et comme le fameux prêtre fantôme, rappela Léon. Sur l'île Dupas, près de Sorel.

Tous étaient au courant. Mais l'évocation de ce prêtre fantôme inspira à Timothée une explication possible, par rapport au sauvage mouillé.

— Laquelle ?

Tous se rapprochèrent de Timothée, tous plus émus qu'ils n'auraient consenti à l'admettre.

— Avez-vous déjà entendu parler d'un Père récollet qui s'est noyé dans ces rapides qu'on entend pendant que je vous parle ? C'est à cause de lui qu'on les a baptisés le Sault-au-Récollet. Il s'appelait le Père Viel... Nicolas Viel... et c'est arrivé en 1625. C'est le curé de par chez nous qui m'a appris ça. Un jour, le Père Viel passait par ici, en canot avec deux Hurons convertis. Un des deux s'appelait Ahuntsic et il mourrait noyé, lui aussi. Avec le Père.

— Un accident ? demanda Hubert.

Flatté de l'attention dont il était l'objet, possédé beaucoup plus par son récit que par l'aventure d'Hubert et de Gabriel, Timothée se serait bien accordé le plaisir de faire languir son auditoire, comme cela arrive chez les conteurs. Mais l'impatience générale le priva de ce plaisir.

— Le Père et l'Indien Ahuntsic sont morts noyés par exprès. Noyés par l'autre. Le Père le croyait solidement converti à notre religion, mais il l'était en surface. Au fond du cœur, il restait païen.

— Il a fait chavirer le canot ? demanda Philémon.

— Au beau milieu des rapides. Lui-même s'est tiré d'affaire en nageant jusqu'au bord. Après quoi, il s'est fait un feu... Ce qu'Hubert et Gabriel viennent de voir, et j'ai hâte d'en parler à mon curé, ne peut pas être autre chose que le châtement infligé au renégat. Soit par le bon Dieu, soit par le contraire. Vu qu'il y a du feu dans l'affaire, je serais plutôt porté à croire que c'est le Diable qui s'est emparé de lui.

— Pas de doute, dit Philémon. Après un sacrilège comme le sien, il a dû passer droit chez les damnés. Ça doit être ça, sa punition : essayer de se faire sécher sans jamais y parvenir.

Eh bien ! oui, il faut croire qu'il en est ainsi. Du moins, qu'il en fut ainsi pendant longtemps. Car on affirme que durant des années ce phénomène du sauvage mouillé s'est répété, parfois sur le lieu du crime, parfois sur la rive opposée, — préférablement par les temps de brume ou de brouillard.

3

l'hôte à valiquet

Dans les premiers temps des Anglais au pays, après la bataille des Plaines d'Abraham, la loi voulait qu'un homme qui s'était rendu coupable d'un crime d'importance fût non seulement pendu, mais placé dans une cage ouverte aux quatre vents, au bout d'un poteau bien en vue sur un chemin passant. Chez les anciens, la loi était plus sévère qu'elle ne l'est devenue. Elle prolongeait aux yeux des hommes le châtement des infâmes et portait à réfléchir ceux qui auraient pu être tentés par le crime.

Ce jour-là, un nommé Valiquet avait « fait baptiser », comme le veut l'expression populaire. Tout fier d'avoir engendré un fils, lui qui n'avait que des filles, il décida que le lendemain soir il y aurait fête, à la maison. L'épouse n'en serait pas, mais parentes et voisines monteraient à tour de rôle jaspiner avec elle et admirer le bébé, « le beau petit paquet de dentelles », comme avait dit la porteuse.

Accompagné d'un ami, Valiquet prit place dans sa carriole (on était en hiver), et marcha, la Noire, pour la tournée d'inv-

tations ! Secoue tes sonnailles ! Que ciel et terre apprennent la grande nouvelle : Valiquet s'est répété dans un fils ! Valiquet est un homme heureux ! Heureux et joyeux !

Joyeux, il le devenait de plus en plus, car d'une maison à l'autre où il faisait halte, il ne répondait pas non au petit verre de whisky blanc. Valiquet n'avait rien d'un ivrogne, mais ce n'est pas tous les jours qu'on tient un fils sur les fonts baptismaux.

Sur le chemin du retour, une idée saugrenue s'empara de Valiquet. Contre toute logique, il fit prendre à sa jument la direction qui menait à un carrefour que les gens de la région avaient pris l'habitude d'éviter. L'ami s'étonna.

— Tu ne devines pas ? dit Valiquet. Faudrait pourtant pas l'oublier, celui-là.

— Tu veux dire ?...

— Ça le distrairait.

— Tu veux dire le Pendu ?

— Je peux toujours l'inviter.

L'ami eut beau protester que cette plaisanterie était indigne d'un chrétien, Valiquet tira le fouet du fourreau et il en taquina la Noire, qui répondit en conséquence.

On fut bientôt à la croisée des chemins. Quel lugubre spectacle, ce squelette dans une cage qui devait pivoter comme une girouette, aux jours de grand vent. Ce squelette avait été un homme, avec des pensées, des peines, des projets... C'est l'ami

qui se faisait ces réflexions. Tout à sa bonne humeur, Valiquet ne songeait qu'à plaisanter.

— Paraît que tu fais peur au monde, mon escogriffe ? Eh bien ! pour te dire au nez comme tu fais trembler Valiquet, je t'invite à nous joindre, demain soir, à la maison. Tu y trouveras de quoi te réchauffer et de quoi t'engraisser.

Plus l'ami réprouvait cette plaisanterie macabre et plus Valiquet y prenait goût.

— Vu que la justice t'a suspendu pas mal haut et que je n'ai pas le bras assez long pour t'atteindre, prends ça, comme poignée de main !

Et Valiquet frappa la cage de son fouet.

— En route, la Noire ! À ta botte de foin !

Le silence de l'ami faisait un tel contraste avec la musique des grelots, que Valiquet commença à réfléchir. Il s'était voulu folichon, il avait été bête. Injuste, peut-être. Il avait frappé un chenapan de la plus belle eau, mais le criminel avait subi et subissait encore son châtement devant les hommes. Qui pouvait jurer que le malheureux n'avait pas éprouvé la contrition parfaite ? Les sonnailles tintinabulaient, l'ami demeurait comme absent dans son silence, Valiquet regrettait son geste. Le geste était fait. Qu'y pouvait-il ?

Le lendemain soir, chez Valiquet, les invités étaient nombreux plus que de raison. L'heureux père avait compté double, dans sa tournée d'invitations. N'importe. Tant pis. Tant mieux,

plutôt : la gaiété n'en était que plus générale. Au nom de la mère, confinée dans sa chambre comme il était d'usage pour les accouchées, des cousines et des voisines avaient préparé un souper à faire honte à un réveillon du jour de l'An. Quelqu'un fit observer que la bonne humeur atteignait même les chevaux, groupés dans la remise : quand l'un d'eux hennissait, on aurait juré un éclat de rire. En revanche, il arrivait qu'un grand silence s'établissait, un silence ému où tous prêtaient l'oreille au petit, là-haut avec sa mère, essayant son premier bout de chanson.

C'est pendant un de ces silences qu'on eut la surprise d'entendre frapper à la porte. Un invité, quand on allait bientôt casser la veillée ? Mais ce qui étonna davantage fut la façon dont ce visiteur incongru avait frappé. Trois coups distincts, nets, secs, frappés avec lenteur.

— C'est certain qu'il n'a pas ses mitaines, dit quelqu'un. On croirait que son poing est gelé dur !

— Je dirais plutôt qu'il a cogné avec une canne, proposa un autre.

— Ou avec sa jambe de bois, renchérit un troisième.

Comme Valiquet se dirigeait vers la porte, on frappa de nouveau. Avec la même lenteur, mais plus fort que la première fois.

L'ami qui avait accompagné Valiquet, la veille, regardait celui-ci avec une telle expression de terreur, que l'attention générale se tourna de leur côté.

— Valiquet... C'est LUI !

Lui ? Les questions bourdonnèrent autour d'eux comme un essaim d'abeilles.

— C'est LUI, Valiquet !

— La porte s'ouvre ! cria une voix de femme.

Habillé de sa cage, enveloppé d'une bouffée d'air froid, le Pendu entra. C'était le plus étrange des bruits, ce contact de l'os avec le plancher...

— Bonsoir, la compagnie ! dit le squelette, d'une voix comparable à nulle autre. Je te prie de m'excuser, Valiquet. Je me présente tard parce que les morts n'ont point grand appétit ; ils ont besoin de respect plus que de nourriture. J'ai cependant voulu répondre à ton invitation, même s'il t'a plu d'y ajouter un coup de fouet.

— C'est la vérité et je t'en demande pardon, murmura Valiquet, d'une voix aussi pâle que l'était devenu son visage. Si des messes peuvent servir ta cause dans l'autre monde, j'y verrai dès demain matin. Mais retire-toi, je t'en supplie.

— À une condition, Valiquet. Demain, aux douze coups de minuit, tu viendras au carrefour et tu danseras avec moi.

Un grand mouvement muet parcourut l'assistance. Valiquet hésitait à répondre. À la fin, il promit.

— C'est bien, dit le squelette. On verra si tu tiens parole. Bonsoir, mes amis. Je regrette d'avoir interrompu votre plaisir.

Et il sortit.

Le silence se continuait, tellement tous avaient été saisis par ce qu'ils venaient de voir et d'entendre. Ils ne savaient pas au juste ce qui s'était passé, la veille, mais la mention de ce coup

de fouet les retenait de questionner leur hôte. Qu'avait-il fait du respect qu'on doit aux défunts ? On entendit alors l'accouchée, qui appelait son mari. Bien sûr qu'elle se demandait pourquoi tant de silence, au rez-de-chaussée.

Valiquet raconta le tout à sa femme, en insistant sur le fait qu'il avait agi sans bien mesurer la gravité de son geste.

— Quel conseil me donnes-tu, femme ? Des morts comme celui-là ont déjà étranglé des passants qui s'étaient risqués trop près de la cage...

— Mon conseil, c'est que tu dois racheter ta mauvaise action, même si tu l'as faite sans malice. Tu vas tenir parole. Tu iras, demain soir, mais avec le petit dans tes bras.

— Avec le petit ?

— Ce nouveau baptisé te protégera. Si j'en doutais, est-ce que moi sa mère, je conseillerais une chose pareille ? Tu iras, en état de grâce comme tu l'es, puisque tu as communié hier, et le bon Dieu sera avec vous deux.

Même si le curé, consulté le lendemain, approuvait cette démarche, plusieurs amis osèrent la déconseiller. Mais Valiquet eut le courage de tenir bon. La nuit venue, il attela la Noire, qui parut quelque peu étonnée, et il se mit en route avec le petit, mieux emmaillotté qu'un nouveau-né esquimau. Le Pendu n'ayant pas spécifié que Valiquet devait se présenter seul au rendez-vous, deux voisins avaient pris place dans la carriole.

On ne parlait pas. On aurait dit que même les grelots se voulaient discrets. Le traîneau glissait sur une neige bleuie par la lune. Il faisait froid et les étoiles en paraissaient plus vives.

Cette démarche s'imposait-elle à ce point ? Chacun se le demandait, y compris Valiquet. Chacun espérait que les deux autres proposent qu'on abandonne l'équipée. Mais le respect humain les retenait de penser à voix haute et l'on fut bientôt à la croisée des chemins.

Chacun s'était demandé si le Pendu serait là-haut dans sa cage ou si on le trouverait debout au pied du poteau. Il était là-haut. La cage accrochant des reflets de lune, on le voyait parfaitement ; on voyait l'horrible grimace... Allait-il parler ou était-ce à Valiquet d'entamer le dialogue ?

Soudain :

— Bonsoir, Valiquet. Je vois que tu as tenu parole.

— J'ai tenu parole, répondit Valiquet, dont la voix tremblait d'autant plus qu'il cherchait à la maîtriser. Si tu veux des prières, des messes, des libera...

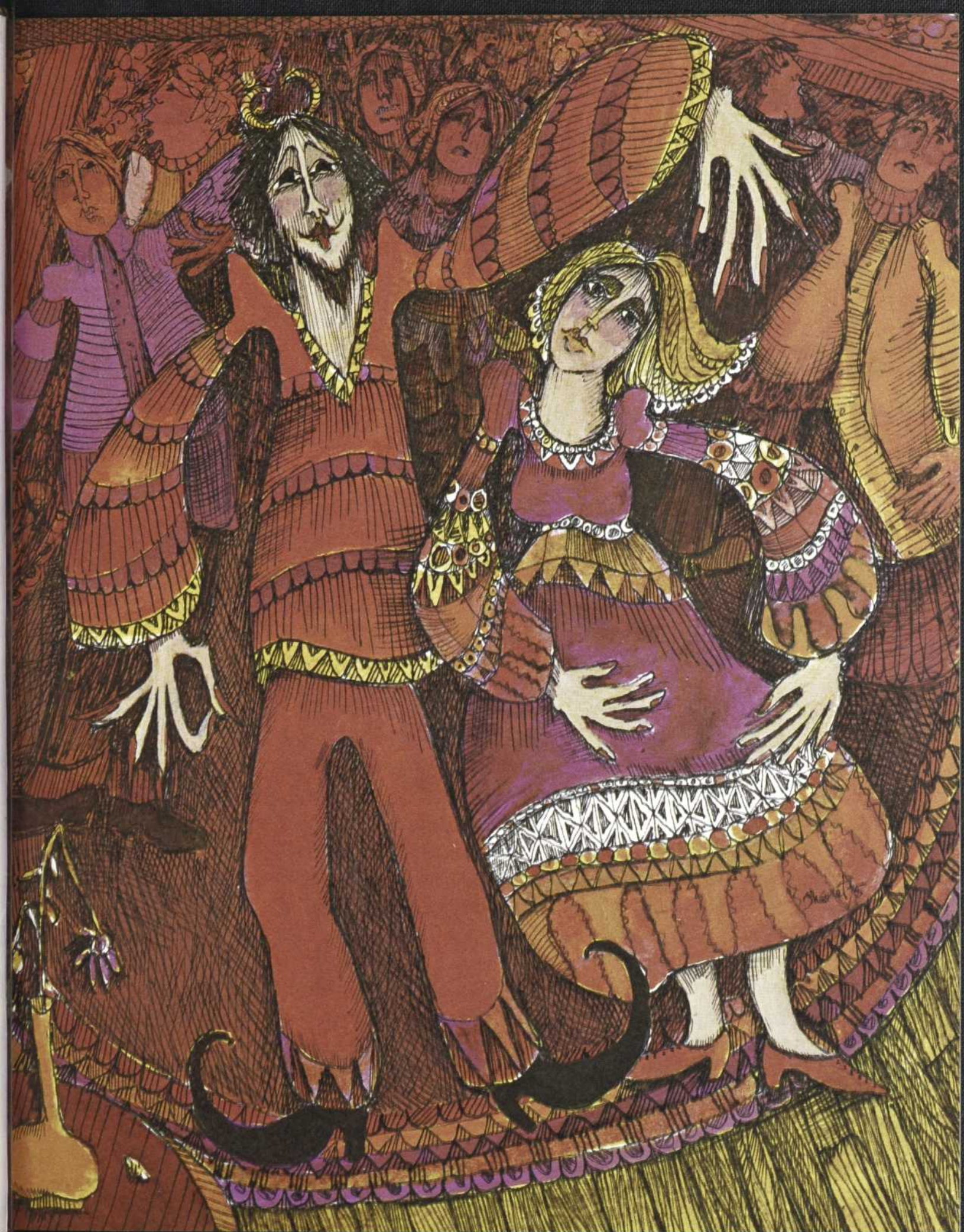
— Tu es venu, mais pas comme je l'entendais. Tu viens non seulement avec des compagnons, mais chargé d'un fardeau qui te protégerait, tu le savais. Tu ne joues pas franc jeu, Valiquet. Moi qui te réservais une si belle danse... Je me serais emparé du fouet et c'est toi qui aurais dansé !

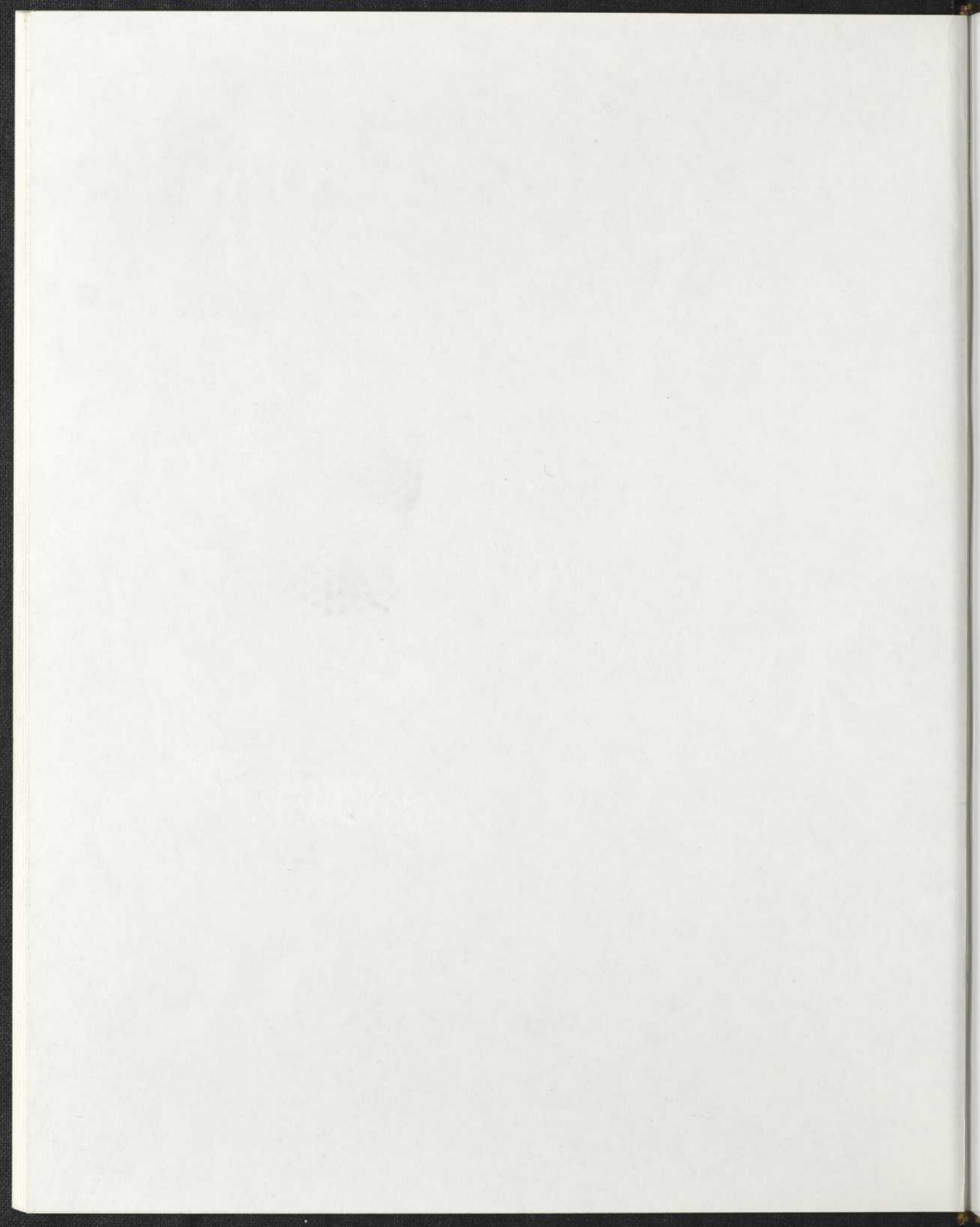
— J'ai manqué au respect qu'on doit aux morts et pour la seconde fois je t'en demande pardon.

— Je sens que ton regret est sincère, dit le Pendu. Je te fais grâce de ta dette envers moi. Mais en retour, écoute, avant de me quitter... écoute quelle faveur j'ai à te demander. Reviens demain et prends mes restes. Fais que je ne sois pas privé plus longtemps de sépulture. Viens m'ensevelir, et prie pour mon âme.

Dès le lendemain, avec l'aide de quelques amis, Valiquet libéra le squelette de sa cage et il l'ensevelit pieusement, non loin, sous un amas de pierres. Ainsi disparut de la croisée des chemins ce hideux spectacle qui effrayait ou attristait les passants.

De toute sa vie, jamais Valiquet n'entendit frapper à sa porte sans que son cœur se figeât — surtout s'il arrivait que le visiteur, volontairement ou pas, frappe trois coups.





la sainte-catherine de colette

Qu'est-ce qu'une légende ? C'est un récit comme celui qui va suivre, le récit d'un événement tellement exceptionnel qu'il a sans doute eu lieu dans un monde imaginaire. Mais pour prendre plaisir à une histoire, il faut faire semblant d'y croire. Faisons donc semblant.

Il y a de cela beau jour, dans un petit village du Québec, vivait une certaine Colette mortifiée de coiffer chaque année sainte Catherine. (Cette expression courante s'appliquait aux demoiselles qui avaient passé leur vingt-cinquième année sans avoir trouvé à se marier.) Dans le cas de Colette, il y avait à cela une raison : elle était crasseuse comme ses haillons et comme la mesure qu'elle partageait avec son frère, qu'on disait sorcier.

Or, un matin, et justement celui du 25 novembre, qui est la Sainte-Catherine, le village fut témoin d'une chose singulière. Ce sorcier qui fuyait les gens autant qu'on le fuyait, voilà bien qu'il frappait aux portes, l'une après l'autre, et aux braves qui répondaient l'homme tendait un papier. Sans un mot.

Le message griffonné sur chacun de ces papiers était encore plus inattendu que ne l'avait été la survenance du sorcier. Il s'agissait d'une invitation ! Il y aurait veillée de danse et partie de *tire* en romaine chez Colette, le soir même ! Tous étaient mordus de curiosité, mais ceux et celles qui avaient souvent raillé Colette redoutaient un piège, un mauvais tour, une vengeance. Jusqu'au moment où le bruit courut que la grande Thérèse était dans le secret. On la tourmenta de questions. Elle résistait, toute fiérote d'être la seule à savoir, — pour avoir toujours été la seule du village à prendre Colette en pitié. Mais rien n'est plus lourd à porter qu'un secret et Thérèse finit par céder.

Le secret ? Colette s'était trouvé un cavalier et le cavalier serait de la fête ! Où, quand et comment Colette l'avait-elle rencontré, Thérèse n'en savait rien. Ni quel était son nom et pas davantage s'il était blond ou châtain, brun ou rouquin, riche ou pauvre. Tout ce que Colette avait confié à la grande Thérèse, c'est que désormais elle ne coifferait plus sainte Catherine. Le mystérieux galant avait donc parlé mariage. Qui diable pouvait-il être ? Quel homme était prêt à épouser Colette la souillon et à prendre le sorcier comme beau-frère ?

Inutile de dire que la nouvelle fit traînée de poudre. Jusqu'au soir, le village bourdonna de conjectures. On se sentait au seuil d'un événement pas comme les autres. Les superstitieux consultaient le ciel. Il y eut des attroupements d'hommes. Les femmes se parlaient de perron en perron, mais d'une voix feutrée. Émus par ces chuchotements et ces va-et-vient inaccoutumés, les chiens aboyaient à tout propos, surveillaient la route...

Enfin, le soir arriva. Une neige toute neuve vint s'ajouter à la neige déjà présente, une neige sans doute voulue par sainte Catherine pour qu'on célébrât mieux sa fête. Les plus curieux, et les plus intrépides, furent les premiers à se diriger au-delà

du village, vers la sordide cabane où aurait lieu la fête, si vraiment fête il y aurait. Car on doutait encore : le peu qu'on avait appris était tellement invraisemblable...

Ô stupeur ! Chez Colette qui possédait à peine deux bougies, une clarté sans pareille débordait des fenêtres ! Toute la neige d'alentour en miroitait ! Des silhouettes bougeaient derrière les vitres. Il y avait déjà du monde. Beaucoup de monde. Des étrangers, bien sûr. Pourtant non, puisqu'en s'approchant on reconnaissait Alphonsine, Théodule, Gédéon, la grande Thérèse et encore d'autres, — tous des gens du village et déjà là avant ceux qui s'étaient mis en marche les premiers. Comment expliquer cela ? Autre merveille, plus grande encore : chez Colette et le sorcier, les soliveaux étaient en or et les poutres, en argent ! Les murs, tapissés de velours ! Et des fleurs ! Même au plafond ! Tout le plafond en était étoilé ! Et puis, comment expliquer qu'un village entier tenait en si peu d'espace ? Car tout le monde était là, comme dans les rêves. Et Colette, debout, seule comme une reine, blanche comme un lis, elle qu'on avait toujours vue noire comme le poêle... Cette robe, ces souliers de satin, ce collier de perles et ces bracelets ne pouvaient venir que du futur, qui ne pouvait être qu'un prince. Il arriverait bientôt en carrosse d'or, comme dans les contes de fées.

En attendant, chose étrange, il semblait impossible à quiconque d'approcher Colette. On eût dit qu'un bras invisible la protégeait. Plusieurs commencèrent à se demander si son frère le sorcier ne l'avait pas soumise à un sortilège. Réflexion faite, on ne l'avait pas encore aperçu, celui-là...

Des cris de joie éclatèrent. Le sorcier était là, portant à bout de bras un immense chaudron doré sentant bon la mélasse encore tiède, mais déjà ferme. Le chaudron en contenait tant, que tous les invités auraient la chance d'*étirer la tire* en longues et

blondes torsades. « Prends ton bout, Louise ! Ton bout, Romuald ! Tire plus fort, Gilberte ! » Encore une autre chose extraordinaire se produisit : la tire devenait bleue, verte, orangée, violette... On aurait dit que toutes ces mains maniaient des tranches d'arc-en-ciel. Puis voilà qu'une mystérieuse musique d'orchestre se faufila entre les exclamations et les éclats de rire. Cela venait d'en bas, comme du fond même de la terre. Et à mesure que s'apaisait le joyeux charivari, cette musique surnaturelle augmentait de volume, elle augmentait, augmentait...

— C'est pour qu'on danse ! jeta le sorcier, qui saisit la main de la jolie Madeleine et ouvrit le bal. On dansa le cotillon, le menuet français, le *reel* à deux et le *reel* à quatre, la gigue voleuse et la gigue frotteuse. Puis, jeunes et vieux, toute la compagnie se mit à tourner, main dans la main, tourne, tourne, tourne autour de Colette, tourne, tourne, tourne de plus en plus follement. Colette surveillait l'horloge. On en conclut que le futur était sur le point de se montrer. Chose certaine, il serait là pour le réveillon.

— Quelle heure est-il ? demanda le sorcier.

Subitement, la musique ne fut plus qu'un souffle. Les danseurs s'arrêtèrent. L'horloge sonna les douze coups de minuit.

— NON ! cria Colette.

Aussitôt, un grand éclair rouge zigzagua d'un mur à l'autre et les fleurs fanèrent. Plafond, poutres, soliveaux, les portes, les meubles, les rideaux, la robe de Colette, tout devint rouge. La fantastique musique recommença et la danse avec elle. Mais on tournait maintenant sans le vouloir. « Arrêtons-nous ! » criaient les danseurs menés par une force étrangère. Leurs mains soudées les unes aux autres, ils tournaient sur un plancher brûlant.

— NON ! hurlait Colette. JE NE VEUX PAS !

De nouveau la musique s'arrêta. Et la danse. Aux côtés de Colette se tenait quelqu'un tout de rouge habillé.

— C'est moi, oui : Satan ! Le futur, c'est moi ! Je viens chercher Colette qui a dit, ce matin même : « Plutôt épouser le diable que de coiffer sainte Catherine. »

Ce fut une bousculade, un piétinement indescriptible vers l'unique porte de sortie, cependant que la grande voix de Satan répétait : « Colette mon épouse, viens régner avec moi au royaume de l'enfer. »

À peine les derniers invités avaient-ils franchi le seuil, que la masure croula. La voix caverneuse de l'Époux et les lamentations de Colette s'entendirent encore pendant quelques moments, puis ce fut le silence, un silence plus terrifiant que toutes les clameurs.

De la demeure de Colette et de son frère, celui-ci consumé sous les décombres, il ne resta debout qu'une seule poutre. C'est de loin que les villageois constatèrent ce détail. Car point n'est besoin de préciser que nul n'osait plus côtoyer des lieux où le Malin s'était montré en personne. Mais un jour, un soir, plutôt, des années plus tard, un passant attardé aperçut une forme blanche qui traçait, en lettres de feu, sur la poutre calcinée, ces imprudentes paroles : « Plutôt épouser le diable que de coiffer sainte Catherine. »

Qu'est-ce qu'une légende ? C'est un récit auquel il faut faire semblant de croire, — comme nous venons de le faire.

The first part of the book is devoted to a general survey of the history of the subject. It begins with a discussion of the early attempts to explain the phenomena of life, and then proceeds to a more detailed account of the development of the theory of evolution. The author discusses the work of Darwin and Wallace, and the evidence in support of their theory. He also discusses the work of other biologists, such as Huxley and Lyell, and the influence of their work on the development of the theory of evolution. The second part of the book is devoted to a detailed account of the theory of evolution. It begins with a discussion of the basic principles of the theory, and then proceeds to a more detailed account of the evidence in support of the theory. The author discusses the work of Darwin and Wallace, and the evidence in support of their theory. He also discusses the work of other biologists, such as Huxley and Lyell, and the influence of their work on the development of the theory of evolution. The third part of the book is devoted to a detailed account of the evidence in support of the theory of evolution. It begins with a discussion of the basic principles of the theory, and then proceeds to a more detailed account of the evidence in support of the theory. The author discusses the work of Darwin and Wallace, and the evidence in support of their theory. He also discusses the work of other biologists, such as Huxley and Lyell, and the influence of their work on the development of the theory of evolution.

The fourth part of the book is devoted to a detailed account of the evidence in support of the theory of evolution. It begins with a discussion of the basic principles of the theory, and then proceeds to a more detailed account of the evidence in support of the theory. The author discusses the work of Darwin and Wallace, and the evidence in support of their theory. He also discusses the work of other biologists, such as Huxley and Lyell, and the influence of their work on the development of the theory of evolution. The fifth part of the book is devoted to a detailed account of the evidence in support of the theory of evolution. It begins with a discussion of the basic principles of the theory, and then proceeds to a more detailed account of the evidence in support of the theory. The author discusses the work of Darwin and Wallace, and the evidence in support of their theory. He also discusses the work of other biologists, such as Huxley and Lyell, and the influence of their work on the development of the theory of evolution. The sixth part of the book is devoted to a detailed account of the evidence in support of the theory of evolution. It begins with a discussion of the basic principles of the theory, and then proceeds to a more detailed account of the evidence in support of the theory. The author discusses the work of Darwin and Wallace, and the evidence in support of their theory. He also discusses the work of other biologists, such as Huxley and Lyell, and the influence of their work on the development of the theory of evolution.

le prêtre fantôme

— Qu'est-ce que tu me racontes, la veuve ?

— Exactement ce que tu viens d'apprendre. Et c'est pas arrivé une fois, mais deux. Chaque fois à minuit. La première fois, c'est par surprise que j'ai vu cette lumière-là. Mais la nuit suivante, je me trouvais avertie. La même lumière que la veille.

— Une lumière dans la chapelle la nuit, objecta Vital, c'est la lampe du sanctuaire.

— La lampe du sanctuaire, j'en ai l'habitude : je la vois tous les soirs. Tandis que celle-là, tellement plus forte, et qui dure tout juste une demi-heure...

— Paraîtrait que c'est une lumière qu'elle n'avait jamais vue auparavant, confia Vital à son voisin Cléophas. Et faut reconnaître qu'avec sa maison à moins d'un arpent de la chapelle, la veuve à Cyrille est placée pour en juger.

— Elle a vu ça par deux fois ? demanda Cléophas.

— Peut-être trois, répondit Vital. Mais deux fois suffiraient. Ça peut être quoi, ce mystère ? À moins qu'avant de partir pour sa retraite à Sorel, M. le curé aurait trouvé moyen de donner plus de force à la lampe du sanctuaire...

— Pas quand la veuve prétend que cette lumière-là dure seulement une demi-heure ! trancha Cléophas.

Le jour même, sur la petite île Dupas, non loin de Sorel, la troublante nouvelle galopa d'une famille à l'autre. Et M. le curé qui n'était pas là ! Ils furent au moins dix à interroger la veuve à Cyrille, qui se demandait maintenant si elle n'avait pas vu cette lumière quatre fois. Certains ne doutaient pas qu'elle dît vrai. D'autres, chez les femmes, étaient portés à penser qu'à la suite de son veuvage encore récent, elle pouvait bien avoir des visions, autrement dit la berlue. Sinon, qu'est-ce qui la prenait d'être debout à minuit ? Debout et postée devant sa fenêtre.

Chose certaine, ce n'est pas en dormant qu'on apprendrait si la veuve disait vrai ou si l'étrange phénomène était de son invention. La nuit venue, quelques volontaires s'approcheraient de la chapelle. Pareille mission demandait une certaine audace. Des fois qu'il s'agirait d'un esprit malin... Dans une chapelle ? Allons donc ! Il fallait plutôt croire que cette lumière inaccoutumée cherchait à communiquer un avertissement, une requête, un reproche. Exprimé dans la maison du bon Dieu, le message n'avait sûrement rien qui dût effrayer. Ce fut pourtant d'un cœur tremblant que les hommes attendirent minuit.

La lampe du sanctuaire jouait discrètement son rôle... Mais cette veilleuse n'avait rien de commun avec ce qu'ils attendaient... MINUIT ! Et voyez ! C'était vrai ! La fenêtre la plus proche de l'autel encadrait une lumière surnaturelle !

Un courage portant l'autre, les hommes se hasardèrent à jeter un coup d'œil vers l'autel. Ce qu'ils virent les stupéfia. Debout, vêtu d'ornements sacerdotaux, un prêtre. Immobile à jurer qu'il était fixé au sol. Pas un mouvement. Et ce prêtre n'était ni leur curé ni aucun des messieurs prêtres qui avaient déjà visité l'île. Pris de frayeur, les braves déguerpirent, et ils ne racontèrent la chose que le lendemain, après avoir repris quelque peu contenance.

— Si encore il avait levé un bras...

— Si encore il avait flageolé comme n'importe quel homme sur ses jambes...

— Mais non ! Une statue de sel !

Au risque de le déranger en pleine retraite, ne fallait-il pas prévenir leur curé qu'il se passait dans la paroisse une chose tenant du miracle ? Certains disaient oui, certains disaient non. On en était là, quand un paroissien reconnu pour sa piété non moins que pour son sang-froid, Jacques Valois, se déclara prêt à entrer dans la chapelle, peu avant minuit, seul s'il le fallait. On saurait ainsi à quoi s'en tenir.

Valois était homme de parole. Le soir même, il pénétrait dans la chapelle éclairée par la modeste lampe du sanctuaire. Il s'agenouilla et fit une prière. Après quoi, il attendit. De plus en plus fort le tic-tac de l'horloge égrenait les secondes. Au premier coup de minuit, Valois sursauta, tant il était fébrile. Au douzième coup, un grincement familier à tous les paroissiens de l'île s'entendit : la porte de la sacristie s'ouvrait. Un prêtre y parut, non revêtu d'ornements sacerdotaux comme on l'avait raconté, mais en soutane de tous les jours. Il était vieux, couleur de lin. Il monta vers l'autel et y alluma un cierge à droite, un autre à gauche. Allait-il dire la messe ? Mais il retourna dans la sacristie.

Les cierges, comme par miracle, donnaient deux fois plus de lumière que d'habitude. Valois rêvait-il tout cela ? Il se sentait atrocement seul, à la fois impatient de fuir et maintenu en place par le désir d'en savoir davantage. Mais cela dépassait la curiosité. Dans tout cela si étrange, Valois se sentait devenir *nécessaire*. Sa présence devenait comme une obligation, un devoir. On avait besoin de lui. Une âme avait besoin de lui.

Le prêtre reparut. Cette fois, il les portait, les vêtements sacerdotaux. Et le calice. Il dirait donc la messe.

Il la dirait seul ?

Bouleversé dans tout son être, Valois comprit *pourquoi* il était là, pourquoi il était venu. Il s'approcha de l'autel et fit les réponses. Tout cela comme dans un rêve, tout cela à même son enfance...

— *Ite, missa est.*

Le prêtre se retourna vers son servent. Le visage tout à l'heure si vieux, si pâle, montrait maintenant une merveilleuse fraîcheur.

— Mon cher fils, dit le prêtre, parlant d'une voix comme immatérielle, tu te demandes qui je suis et pourquoi je suis ici. Tu vois un pauvre prêtre qui eut un jour le malheur de dire sa messe à la hâte, distraitement, sans y participer de toute son âme. Depuis des années j'ai dû reprendre cette messe dans des chapelles isolées comme celle-ci. Il en serait de même pour aussi longtemps que quelqu'un ne viendrait pas servir ma messe. Tu es venu, Jacques Valois. Tu as eu ce courage et cette générosité. Ma pénitence prend fin ; j'ai fait mon purgatoire. Je te laisse ma bénédiction.

Et le fantôme disparut.

blanche de beaumont

La gracieuse Blanche de Beaumont était en route vers la Nouvelle-France, à bord d'un brick commandé par un oncle à elle. Blanche allait retrouver son fiancé, le chevalier Raymond de Nérac, stationné à Québec. Les futurs époux ne s'étaient pas vus depuis quatre ans et l'impatience de la jeune fille attendrissait et amusait tout à la fois le commandant. Il la taquinait volontiers : Nérac ne la trouverait plus aussi fraîche... De jolie qu'elle avait été, voilà que de jour en jour elle ressemblait à une sorcière... À vingt-trois ans, elle avait déjà la taille moins fine...

Mais sous cette impatience et cette gaîté grondait, chez l'un comme chez l'autre, une arrière-pensée, sinon un pressentiment. Blanche n'avait pas quitté la France, elle l'avait fuie. Elle fuyait les sollicitations d'un certain baron tout puissant à Versailles. L'amoureux transi avait juré vengeance, si Blanche se refusait, et cette vengeance l'atteindrait dans la personne de Nérac. Blanche ayant fui, la menace suspendue sur son bonheur prenait déjà forme, sans doute...

— Un vaisseau à bâbord ! cria la vigie.

— Vaisseau à bâbord ! répéta un matelot. Il cingle vers nous toutes voiles dehors !

L'inquiétude du capitaine était manifeste et Blanche se sentit défaillir. Un navire courant sur eux ne pouvait être qu'un pirate. Chacun à son poste ! Aux mousquets ! Aux mortiers ! Redoutant l'abordage, le commandant supplia Blanche de chercher refuge dans la cale. Mais la jeune fille était résolue à s'occuper des blessés, — comme il y en aurait sûrement, comme il y en aurait bientôt, car on distinguait déjà l'emblème à tête de mort.

— Au nom du roi, qu'on se défende bien !

— Au nom de Raymond, murmurait le cœur de la fiancée.

Dès son premier boulet, l'ennemi toucha le mât de misaine, qui chancela dans un bruit de toiles se déchirant. Le brick répondit, mais le corsaire fonçait droit sur lui. À son tour le grand mât fut touché. De part et d'autre, les boulets pleuvaient et des hommes tombaient blessés, des hommes mouraient. Mais il devint clair qu'on n'échapperait pas à l'abordage. Déjà l'ennemi s'apprêtait à jeter les grappins. Il mettrait pied sur le pont et ce serait l'horrible corps à corps.

Le commandant mourut l'épée à la main. Tout l'équipage fut anéanti. Sauf Blanche de Beaumont, sauvée par nul autre que le chef des pirates, qu'on appelait l'Épervier.

Pendant que ses hommes se livraient au pillage, l'Épervier se fit cajôleur, compatissant : la jolie colombe n'avait rien à craindre ; il la protégerait contre ses hommes. Et même, si elle

voulait bien lui accorder sa confiance, il la protégerait contre les intentions de ce baron qui l'avait soudoyé.

— Le baron ? C'est pour lui que vous avez tué mon oncle et massacré son équipage ?

— Tout en te gardant vivante ? Oui. Je dois te ramener en France où il t'enfermera dans un donjon. Dans une oubliette, peut-être. Mais tout dépendra de toi, ma jolie. Traite-moi en ami et j'oublierai ce baron qui te fait horreur. Je lui dirai que tu t'es jetée à la mer.

— Me conduirez-vous en Nouvelle-France ?

On vint demander à l'Épervier ce qu'il fallait faire des morts.

— Comme d'habitude, corbleu ! À la mer, — que les requins aient leur part de la fête !

— Mon pauvre oncle ! gémit Blanche, chez qui la stupeur fit enfin place aux larmes.

— Ne pleure pas ton oncle, il est mort en héros.

— J'en connais un qui saurait expédier votre âme où on l'attend !

— Et qui donc, ce brave ?

— Mon fiancé Raymond de Nérac, capitaine en Nouvelle-France.

— C'est donc lui, l'heureux mortel dont le baron a juré la perte. Et tu brûles de le revoir, ce fiancé.

— Saurez-vous me conduire à lui ?

— Je te conduirai d'abord chez moi. Sur *mon* navire. Il n'en tiendra qu'à toi d'y devenir reine et maîtresse. Montre-toi complaisante et tu la verras, la Nouvelle-France.

Les jours passaient et Blanche ne se montrait pas complaisante. Les jours passaient et l'Épervier se montrait patient. Il se montrait patient parce que peu à peu, à son étonnement, il devenait amoureux de sa belle prisonnière. Il se découvrait désireux de la conquérir par l'aménité plutôt que par la force. Il se flattait d'y parvenir.

Les hommes à bord ne reconnaissaient plus leur chef, devenu ombrageux au point qu'en présence de sa proie il leur fallait tenir les yeux baissés. Le chef en oubliait son métier de pirate. On voguait comme au hasard, sans but précis. Un navire naissait-il à fleur d'horizon, on le laissait filer.

Ce jeu ne pouvait durer. Ni entre l'Épervier et sa prisonnière ni entre l'Épervier et ses hommes. Un matin, brusquement, le chef commanda qu'on mette le cap sur la Nouvelle-France. L'équipage grommela de plus belle : il y avait des soldats, dans cette colonie ; des soldats et des vaisseaux de guerre ! Au contraire, toute à la pensée qu'un bon vent l'emportait vers ses amours, Blanche remerciait l'Épervier comme elle eût remercié un bienfaiteur. Moins aveuglée par l'espérance, elle se fût rendu compte que le sourire du « bienfaiteur » grinçait des dents.

Le vaisseau pirate entrait dans cette mer intérieure qu'est le golfe du Saint-Laurent, au nom tout jeune encore. À plusieurs reprises les hommes s'étaient insurgés contre le chef, mais, chaque fois, l'Épervier les avait matés. Il était redevenu celui dont on respectait l'autorité.

Depuis quelques jours, la prisonnière n'avait pas quitté l'entrepont. Vivait-elle encore ?

Elle vivait. On en eut la preuve lorsqu'on aperçut la côte gaspésienne. L'Épervier donna l'ordre d'abaisser les voiles, mais non celui de laisser tomber l'ancre. Assuré que le navire perdait son erre, il quitta le pont, laissant l'équipage mystifié par l'étrange manœuvre. Mais le chef reparut, accompagné de Blanche de Beaumont que la clarté du jour éblouissait.

— Regarde ! lui dit-il. Gant-de-Fer, quelle est cette côte ?

— La Nouvelle-France ! répondit Gant-de-Fer.

— Et toi, Barrabas ?

— Nouvelle-France !

— La Nouvelle-France..., murmurait Blanche.

— N'avais-je pas promis que tu la verrais ? C'est elle. Très loin au-delà de ces collines et de ces forêts, il y a la ville de Québec, il y a le chevalier de Nérac.

— Raymond..., prononça Blanche.

— Regarde-la bien, ta Nouvelle-France, ricana l'Épervier. Jamais tu ne t'en approcheras davantage. Devant cette terre où ton chevalier t'espère, je proclame que Blanche de Beaumont, fille du royaume de France, devient aujourd'hui la femme de l'Épervier, souverain du royaume des mers !

— Plutôt mille morts ! cria la jeune fille.

— Aux manœuvres ! cria le corsaire. À la voile ! Au large !

Une seule personne bougea. Blanche. D'un trait elle atteignait la rambarde, la franchissait et se lançait à la mer.

— Sauvez-la ! hurla l'Épervier.

Mais un grand vent se leva soudain, comme par magie, qui se mit à pousser le vaisseau vers la côte.

— Jetez l'ancre ! vociférait l'Épervier.

Mais l'ancre avait disparu. Les mâts étaient nus et la tourmente poussait le bâtiment comme s'il faisait force de voiles. Elle le poussait vers cet énorme monolithe qu'on appellerait plus tard le rocher de Percé. Puis, aussi soudainement qu'il s'était levé, le vent tomba. Tous regardaient, l'esprit vide, ce monstrueux bloc contre lequel ils avaient bien pensé trouver leur mort.

Mais voilà que tout là-haut à l'avant du rocher, une inexplicable vapeur prenait peu à peu la forme d'une femme vêtue de blanc. Et cette apparition tendait vers eux un bras accusateur.

— C'est ELLE ! cria quelqu'un.

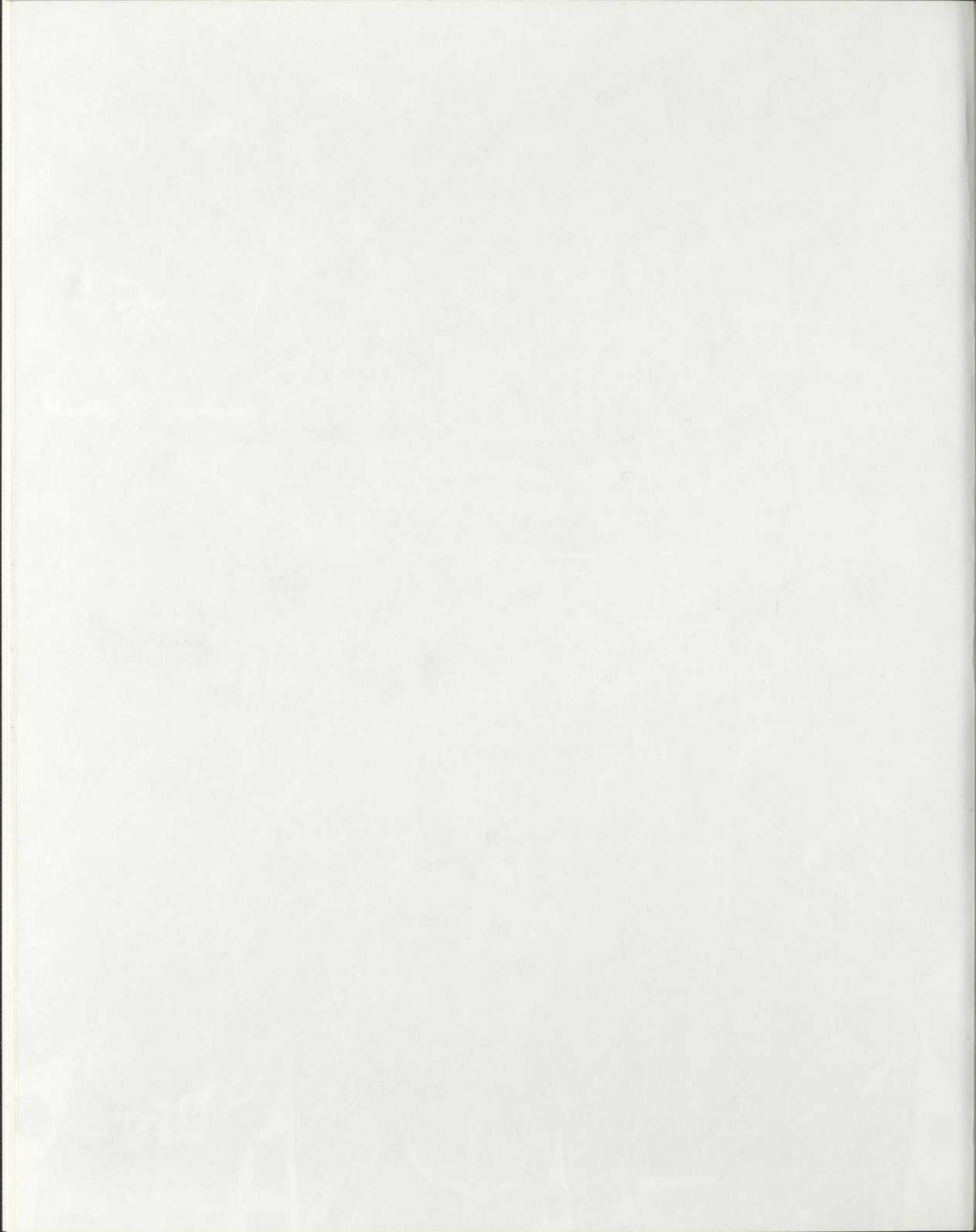
— Elle nous maudit ! précisa un autre.

— C'est ta faute, l'Épervier !

Alors se produisit la plus extraordinaire chose : le vaisseau pirate fut métamorphosé en rocher tout en conservant sa forme.

Cet événement remonte à trois siècles. Le vent, la pluie, le gel et l'assaut inlassable des vagues rongent peu à peu l'aspect jadis frappant de ce rocher. Un jour viendra où le rocher lui-même n'existera plus. Mais la légende qu'il a fait naître en parlera encore, — peut-être ?





la chasse-galerie

*Satan, roi des enfers,
Enlève-nous dans les airs !
Par la vertu de Belzébuth,
Mène-nous droit au but !
Acabris, acabras, acabram,
Porte-nous par-dessus les montagnes !*

À quoi riment ces étranges paroles ? Qui parlait ainsi au Prince des Ténèbres, et quand et dans quel but ? Cette sorte de pacte avec le diable remonte aux années où nos bûcherons engagés dans les forêts d'*en haut* passaient l'hiver loin de leurs foyers ou de leurs blondes. Ce n'est pas à raquette ou même en traîneau qu'on pouvait descendre fêter Noël ou le jour de l'an dans sa ville ou son village. Il n'existait qu'une manière de tromper les distances. Mais le risque était redoutable : on y jouait son salut éternel.

Ceux qui acceptaient ce risque, c'est en canot qu'ils se déplaceraient. En canot d'écorce, oui. Les lacs et les rivières étaient gelés ? Aucune importance, puisqu'on voyagerait dans les airs. Dans les airs à bord d'un canot devenu magique. Il suffisait pour cela que les hommes prêts à risquer leur âme fussent en nombre

pair : quatre, ou six, ou huit, et qu'ils prononcent les paroles cabalistiques qu'attendait Belzébuth.

Vu la gravité de l'enjeu, peu d'hommes osaient pareille aventure et ces lurons agissaient dans le plus grand secret. Sur la pointe des pieds, ils se faufilaient hors du dortoir commun où flottait une épaisse odeur de vêtements mouillés et de tabac du pays, et ils prenaient place à bord d'un canot que l'un d'eux avait eu soin de cacher non loin des bâtiments. Fallait faire vite, car le pacte exigeait qu'ils fussent de retour avant la pointe de l'aube. Sinon, leur âme appartenait au diable, — et quand on perd un marché pareil, c'est pour longtemps.

Cette fois-là, c'était dans un chantier de la rivière Gatineau. Toute la journée, la nostalgie avait grignoté le cœur des hommes, car le lendemain serait le premier de l'an. Les maris avaient pensé aux épouses, aux enfants, aux amis ; les célibataires, à Charlotte, à Pauline, à Marie-Flore... On avait relu d'anciennes lettres ; on avait fait pleurer l'harmonica... La nuit venue et les confrères absents dans le sommeil, six mécréants, chacun célibataire, s'installaient dans le canot. Étant celui dont l'aviron servirait de gouvernail, un dénommé Crin-Blanc prit place à l'arrière. Aisément mauvaise tête, sacreur et chicaneur, Crin-Blanc n'en possédait pas moins l'avantage d'avoir déjà couru la chasse-galerie. Il savait ce qu'il fallait faire, et surtout ne pas faire.

— Vous avez ôté votre scapulaire, vos médailles ? Vous avez compris que d'ici à demain matin personne ne doit prononcer le nom de Dieu ou celui de sa sainte mère ? Compris qu'il faut éviter qu'un aviron touche une croix de clocher ? Dernière précaution importante : pas une goutte de boisson forte avant le

retour. De toute façon, chacun a déjà bu à sa soif. Donc, attention ! C'est Belzébuth qui fournit le voyage, mais on n'est pas tenus de le remercier au point d'aller griller avec lui jusqu'à la fin des temps. Soyons sur nos gardes et revenons sains et saufs après avoir dansé le rigaudon avec les créatures.

— Acabris, acabram ! répondit une seule voix, qui était celle de tous.

Le canot monta droit dans les airs à la manière d'un couvercle qu'on soulève. Il était même à se demander si on aurait besoin d'avironner, attendu que le canot venait de passer aux mains d'une force surnaturelle. Pendant que l'embarcation marquait le temps en plein clair de lune à trois ou quatre cents pieds de hauteur, Crin-Blanc expliqua qu'on avironnerait tout comme sur l'eau, à cette différence que le canot répondrait à une vitesse inimaginable.

En ce vingtième siècle déjà utilisé aux trois-quarts, il n'y a rien d'impressionnant à filer comme un bolide et à regarder les montagnes par en haut. Mais pour ces hommes d'un autre âge, la surprise avait de quoi bloquer la parole.

Comment décrire cette nuit bleue et or où plongeaient leurs avirons ? C'est sur un grand fleuve de lune qu'ils glissaient à toute allure, au-dessus de forêts devenues flore sous-marine. Ce long miroir ? La Gatineau ! Après quoi, partout ici et là, ces lucioles, ces mouches à feu... des fermes ! Car on ne dort pas, la veille du premier de l'an. Aucune lampe ne boude, un soir comme celui-là ; toutes et chacune sont de la fête.

Gare ! un objet miroite, droit comme un clocher. C'en est un ! N'y touchons pas et n'y pensons pas, car on pourrait prononcer un nom qui ferait l'affaire de Belzébuth.

— Ma grand-foi du bon...

— AïE ! Veux-tu nous faire piquer une tête dans l'Outaouais ? On prendrait un bain joliment glacé.

— Mais notre descente finirait pas là, et m'est avis qu'au bout de la route on souhaiterait encore de la glace !

L'Outaouais fit bientôt place au lac des Deux-Montagnes et les villages se multipliaient, les clochers étincelaient. Le chemin étant libre comme l'air, les voyageurs auraient pu filer directement vers Lavaltrie, mais ils tenaient à survoler la grande ville, — et déjà ils y étaient, comme au-dessus d'un ciel étoilé vu à l'envers, tellement les rues et les maisons étaient lumineuses. Quelle merveille, cet éclairage au gaz !

— Si on passait entre les tours de Notre-Dame ? proposa Crin-Blanc.

Tous se récrièrent, épouvantés. Mais un puissant coup d'aviron fit que les deux tours massives glissèrent de chaque côté plus rapides que l'éclair.

— Rassurez-vous, mes cœurs, Crin-Blanc est venu au monde l'aviron à la main.

Et l'haïssable se mit à chanter « C'est l'aviron qui nous mène, mène, mène », cependant que les clochers se remplaçaient à vive allure : Pointe-Aux-Trembles... Repentigny... Saint-Sulpice.

— Attention à la croix !

— C'était pas une croix, c'était un coq !

La bonne humeur les gagnait tous, car ce serait bientôt les créatures, les baisers du jour de l'an, le réveillon, la musique

et la danse. Et voilà qu'on y était, à Lavaltrie ! Pour croire à un pareil déplacement, fallait l'avoir fait.

Natif de la région, Crin-Blanc choisit l'endroit où toucher terre sans attirer l'attention. Un danger peu probable, les paroissiens de Lavaltrie étant tous occupés à saluer le nouvel an. Aussi, Crin-Blanc eût-il tôt fait de dénicher la maison où le violon serait le plus déchaîné et les créatures, le plus avenantes.

On ne chercha pas à interroger les compagnons de Crin-Blanc, que personne ne connaissait et qui ne connaissaient personne, mais lui-même eut quelque mal à expliquer sa présence à Lavaltrie, car on l'avait imaginé dans les chantiers d'en haut. Il répondrait aux questions, déclara-t-il, après avoir corrigé son retard sur la fête en dansant pendant une bonne heure ou deux et peut-être trois. Sur quoi il saisit la main de la jolie Mathilda, ou peut-être était-ce celle de Géraldine ou celle d'Isabelle, et il se lança dans un *reel* à quatre avec une ardeur endiablée, c'était le cas de le dire.

Bientôt accueillis comme des amis, les compagnons de Crin-Blanc passèrent d'une danse à l'autre jusqu'au moment où l'un d'eux s'aperçut que le chef semblait avoir tourné le dos à la recommandation que lui-même leur avait faite. À l'entendre parler fort et à le voir *tricoler* sur ses jambes, il était déjà plus que pompette et cela ne promettait rien de bon. Le maudit tire-bouchon ! Belzébuth devait s'en poulécher les babines.

Comme l'horloge allait indiquer quatre heures, le compagnon en question conseilla aux autres de disparaître le plus discrètement possible pendant que lui-même entraînerait Crin-Blanc par le bras, veuille ou pas veuille.

Justement, il ne voulait pas. L'autre mit un gros quart d'heure à lui faire entendre qu'une bouffée d'air frais le remettrait d'aplomb pour mieux continuer à festoyer. Mais on devine qu'à peine dehors, Crin-Blanc se vit garrotter à l'aide de sa ceinture fléchée. Comme il se débattait à coup de sacres autant qu'autrement, on le bâillonna si bel et bien que le visage entier disparut dans de la laine, sourcils compris. Crin-Blanc rencogné au fond du canot et chacun à son poste, acabris, acabras, acabram, en route pour la Gatineau !

On ne riait plus, on ne parlait plus, on nageait à tour de bras contre le peu de temps disponible avant l'aube. Comme la lune avait disparu, on ne consultait le paysage que pour vérifier, non sans peine, si on filait bien vers la Gatineau.

Tout à coup...

— Mes mardis gras, vous autres !

Crin-Blanc s'était dégarrotté et débâillonné ! Il cherchait même son aviron ! Que faire ? Lutter contre lui dans un canot en plein vol ? Il les prévint que si quelqu'un le touchait, il prononcerait un mot défendu, et même plusieurs. L'amadouer en lui accordant l'aviron tout en le suppliant de surveiller son langage ? C'est ce qu'on fit. Et tout alla pour le moins mal possible jusqu'à ce qu'on devina la présence de la Gatineau et qu'on obliqua vers le chantier.

Encore une fois tout à coup...

— Je veux ma place à l'arrière ! Je veux gouverner !

Et voilà l'aviron tourbillonnant au-dessus des têtes. En voulant se protéger, le compagnon voisin se trouva à bousculer le

forcené. On entendit alors un blasphème qui fit trembler le canot d'une *pince* à l'autre. Un second blasphème et le canot donnait contre la cime d'un pin géant. Ce fut la dégringolade en pleine nuit, chacun perdant connaissance en cours de route.

L'imprudent voyageur que Crin-Blanc et quelques autres, dont le patron, trouvèrent endormi dans un banc de neige, non loin de la cantine, le lendemain matin, tenant dans sa mitaine glacée un flacon de rhum plutôt qu'un aviron... Eh bien ! oui, et tant mieux pour son âme, c'est en rêve qu'il avait couru la chasse-galerie. Mais ça ne prouve pas que ce genre de voyage n'arrivait jamais pour de vrai, au temps des anciens. La chose a dû se produire plusieurs fois. Au moins quelques-unes. Au moins une.

Croyez pas ?

The first part of the report discusses the general situation of the country and the progress of the work done during the year. It then goes on to describe the various projects and schemes which have been carried out, and the results of these. The second part of the report deals with the financial position of the organization, and the third part with the personnel and administrative matters. The report concludes with a summary of the work done and a statement of the views of the committee on the progress of the work.

THE FINANCIAL POSITION OF THE ORGANIZATION

The financial position of the organization at the end of the year was satisfactory. The total income for the year was £10,000, and the total expenditure was £8,000. The balance carried forward to the next year was £2,000. The main source of income was the subscription, and the main item of expenditure was the purchase of books and papers. The financial position of the organization is shown in the following table:

Particulars	Amount
Income	£10,000
Expenditure	£8,000
Balance carried forward	£2,000

The financial position of the organization is shown in the following table:

la légende de cadieux

Cadieux, un « Français de France », n'était pas un coureur de bois comme les autres. Tout à la fois soldat, un peu poète, un peu musicien, brave, généreux, sympathique, c'est par goût de l'aventure qu'il avait quitté son pays pour le Nouveau Monde. Il s'y était fait chasseur, trappeur, interprète. Son courage et sa manière d'être lui gagnèrent si bien l'estime des indigènes amis des Français, qu'un chef de la tribu des Courte-Oreille lui offrit sa fille en mariage. Non seulement cette enfant des forêts était-elle d'une grande beauté mais, convertie au catholicisme, elle pratiquait une piété exceptionnelle. Cadieux l'épousa et elle lui donna un fils.

Cette année-là, Cadieux, sa femme, leur enfant et quelques familles avaient passé la saison de chasse cabanés sur les bords de la rivière Outaouais, plus précisément au Petit-Rocher de la Haute-Montagne en aval de l'île du Grand Calumet. On était fin mai et le groupe attendait le passage d'Indiens alliés qui descendraient aussi, leurs canots chargés de pelleteries, jusqu'à Ville-Marie.

Après des mois d'isolement, tous étaient impatients de revoir la ville. Impatients et joyeux, car la chasse avait été bonne et la récompense ne le serait pas moins. Seul, et contrairement à son habitude, Cadieux manquait d'entrain. C'est d'un regard songeur qu'il interrogeait la Grande-Rivière libérée de ses glaces. On s'en aperçut ; on voulut savoir. Comme il s'appliquait à les rassurer...

— Écoutez ! interrompit l'un des hommes. Écoutez !

L'homme se jeta à plat ventre et colla une oreille au sol. Il affirma que quelqu'un courait, dans le sentier, le long de la rive. Le bruit se précisait, se rapprochait. Soudain, tous entendirent une voix haletante crier : « Nattaoués ! »

Les hommes se regardèrent. Les femmes pressèrent leurs enfants contre elles. L'étrange humeur de Cadieux prenait un sens.

Bientôt surgit le coureur, un Indien, à bout de souffle, les yeux fous.

— Nattaoués, parvint-il à énoncer. Iroquois.

— À quelle distance ? demanda Cadieux. Combien nombreux ? En marche ou arrêtés pour la nuit ?

Ils préparaient des feux de camp. Donc, ils ne bougeraient pas avant le matin. Savaient-ils l'existence du groupe ou étaient-ils là à l'intention des Courte-Oreille et de leurs pelleteries ? De toute façon, un groupe qui ne comprenait que six hommes n'avait pas le choix : la retraite s'imposait. Mais un déplacement précipité comportait un péril majeur : il faudrait sauter les rapides des Sept-Chutes. Avec femmes et enfants. Très peu de Blancs avaient réussi cet exploit.

— C'est justement, prononça Cadieux. Jamais l'Iroquois ne se doutera que nos canots aient pu risquer ces rapides.

— Nous risquons la mort, dit l'un des hommes.

— Pour toi et les autres, préfères-tu le poteau de torture ?

— Tu as raison, Cadieux. Mieux vaut braver les rapides.

— Mais si les Iroquois allaient en faire autant ? hasarda un autre. Habiles comme ils sont...

— J'y ai pensé, dit lentement Cadieux, son regard ému glissant de sa femme à son fils.

Celle-ci comprit : Cadieux entendait rester derrière et s'employer à dépister l'ennemi ! Elle se jeta dans ses bras. Pourquoi lui ? Toujours lui ?

— Parce que je connais le pays mieux que vous tous, femme. J'attirerai l'Iroquois à l'intérieur de la forêt pendant que les canots vous porteront jusqu'au lac des Deux-Montagnes, où vous m'attendrez.

— Tu ne seras pas seul, dit l'un de ses hommes, un célibataire.

— J'accepte, répondit Cadieux. Allons ! Aux préparatifs, sans oublier les pelleteries, et hâtons-nous d'éteindre les feux. Vous partirez au petit jour. Même avant.

— Quand te reverrai-je ?

— Dans quelques jours, femme. Aie confiance.

Dès la barre du jour, on montait dans les canots, la femme de Cadieux prête à avironner comme les hommes. De leur côté, Cadieux et son compagnons s'engageraient dans un sentier intérieur qu'ils quitteraient plus tard pour se rapprocher de l'ennemi. Les canots se mettraient en marche dès l'instant où Cadieux, déjà loin, tirerait un coup de fusil.

Au coup de feu, l'homme en charge de l'opération dit simplement :

— À la grâce de Dieu.

— Et de la bonne sainte Anne, ajouta la femme de Cadieux.

Vus de la rive, les rapides des Sept-Chutes avaient de quoi impressionner les cœurs les plus vaillants. Mais les chevaucher en canot d'écorce était bien autre chose. Tantôt l'avant du canot pointait vers le ciel, et tantôt l'arrière. Le canot basculait à gauche, basculait à droite, au point que les occupants recevaient des paquets d'eau en pleine poitrine. Tout autour, l'eau folle éclatait, tourbillonnait, hurlait. Parfois, le canot pivotait comme si les remous se le renvoyaient les uns aux autres.

Tout à coup, au plus creux du danger, une chose extraordinaire se produisit. À maintes reprises, depuis le départ, la femme de Cadieux avait invoqué sainte Anne. Or, voilà qu'une grande dame de blanc vêtue apparut, entre ciel et eau, devant le premier canot. Sainte Anne répondait aux supplications de la femme de Cadieux. La miraculeuse image aux longs gestes apaisants allait guider la retraite des embarcations en péril. Chose incroyable en ces eaux tumultueuses, pas un seul canot ne chavira. Tous atteignirent le lac des Deux-Montagnes.

Mais Cadieux et son compagnon ?

Va sans dire, ce coup de feu au sein de la forêt avait alerté les éclaireurs iroquois. C'est bien ce qu'avait désiré Cadieux. Les deux hommes se sentirent traqués dès le premier jour. Ils le furent non moins le lendemain. C'était tant mieux, puisque cela donnait aux leurs le temps voulu pour gagner le lac des Deux-Montagnes. Mais tous l'avaient-ils atteint, ou seulement quelques-uns, ou personne ? Cette incertitude rongea le cœur de Cadieux beaucoup plus que le danger auquel lui-même et son compagnon s'étaient exposés. Il y avait autre chose : leur provision de vivres tirait à sa fin et il n'était plus question, à même cette forêt giboyeuse, d'avoir recours au fusil.

Le troisième jour, ils comprirent que l'ennemi les avait repérés. Parfois, si le sol était boueux, ils empruntaient une vieille duperie en usage chez les Peaux-Rouges (surtout en hiver, à raquettes) : marcher à reculons, faire en sorte que ses pistes indiquent une direction contraire. Mais vint un moment où ils se trouvèrent en présence de trois Iroquois munis d'armes à feu. Cadieux en tua deux ; son compagnon abattit le troisième, mais fut frappé en même temps, mortellement.

Épuisé par les veilles, les privations, l'inquiétude, Cadieux erra à l'aventure. La lassitude émoussait maintenant sa prudence, mais d'heure en heure il devenait évident que les Iroquois avaient abandonné la partie. Cadieux finit par revenir au lieu où il avait dit adieu à sa femme et à son fils.

Au lac des Deux-Montagnes, les familles attendaient. « Dans quelques jours », avait promis Cadieux il y avait plus d'une semaine. Si on restait sans nouvelles d'un homme ayant l'expé-

rience des bois comme celui-là, c'est qu'il était tombé aux mains des Iroquois, et de même son compagnon. Mais devant la douleur de l'épouse et les pleurs de l'enfant, il eût été inhumain de s'en tenir à cette conclusion. Après tout, les deux hommes avaient peut-être cherché asile auprès des Courte-Oreille. Aussi bien, quelques braves décidèrent-ils de remonter la Grande-Rivière jusqu'au portage des Sept-Chutes.

Ils n'eurent pas à chercher longtemps. Ce qu'ils aperçurent, non loin de la rive, ce fut une croix plantée en terre — deux branches de bouleau — qui n'était pas là avant leur départ.

Lequel était mort ? Lequel avait enterré l'autre ?

Ce qu'ils virent les bouleversa. Dans une fosse ouverte, grossièrement creusée et peu profonde, Cadieux reposait. Le plus étonnant était cet amas de feuilles recouvrant sa poitrine non par l'effet du hasard, car en mai les feuilles tiennent bon, mais, de toute évidence, disposées là par quelqu'un. Par le compagnon ou par lui-même ? On le saurait un jour, si le compagnon revenait vivant.

On le sut aussitôt et d'une façon la plus inattendue possible. Sous les feuilles se trouvait un grand morceau d'écorce de bouleau et l'écorce portait des mots. L'un des hommes, le seul qui savait lire, eût tôt fait de reconnaître l'écriture de Cadieux.

— C'est écrit comme en poésie, murmura-t-il. Il le savait, qu'il allait mourir. Écoutez les paroles :

*Petit Rocher de la Haute-Montagne,
Je viens ici finir cette campagne.
Ah ! doux échos, entendez mes soupirs,
En languissant je vais bientôt mourir.*

Ce n'était là que le début du message, qui couvrait toute la feuille d'écorce. Plus tard, on appellerait cette poésie la « Complainte de Cadieux » et on la mettrait en musique. Quant à l'histoire que vous venez de lire, est-elle en tout point légendaire ? Cadieux a existé. Est-il mort comme le veut sa légende ? Ces adieux rimés sont-ils vraiment de lui ? Si oui, je laisse à l'imagination du lecteur le soin de m'apprendre *avec quoi* Cadieux a pu confier son message au morceau d'écorce... Non ! Que le lecteur n'en fasse rien. Je préfère m'en tenir au fait que ce qui est vrai, dans les légendes, c'est que tout y est possible.

The first part of the book is devoted to a general introduction to the subject of the history of the world. The author discusses the various theories of the origin of the world and the different views of the nature of the universe. He also touches upon the question of the existence of God and the soul.

CHAPTER I. THE ORIGIN OF THE WORLD.

The question of the origin of the world is one of the most ancient and most important questions which have ever been asked by man. It has occupied the minds of philosophers, theologians, and scientists from the earliest times to the present day. There are many different theories as to how the world came into existence, and each of them has its own supporters.

One of the most ancient theories is that of the creation of the world by God. According to this theory, the world was created by the will of God, and it has remained the same ever since. This theory is the basis of the religious faith of many people.

CHAPTER II. THE THEORY OF EVOLUTION.

The theory of evolution is a scientific theory which explains the development of life on earth. It states that all living organisms are descended from a common ancestor, and that they have changed over time through the process of natural selection. This theory is supported by a large amount of scientific evidence.

l'homme du labrador

C'est un vieux mendiant, un quêteux, qui racontait un jour ce qui va suivre. Un soir, plutôt. Dans une maison du Bas Saint-Laurent où on l'avait accueilli avec bonté.

Le vieillard s'était trouvé à frapper à la porte au moment où le maître de maison allait sortir de table en compagnie d'un neveu de Québec qui lui rendait visite. Invité à manger quelque chose, le mendiant se contenta d'un morceau de pain et d'un verre d'eau. En revanche, il accepta de passer un moment auprès du feu, en compagnie de son hôte et du neveu qui fit d'abord les frais de la conversation. Ce jeune homme croyait aux esprits. D'après lui, un individu ayant lu tous les livres *sauf un* était capable de faire apparaître le diable en personne.

Comme le vieillard écoutait avec un intérêt évident, son hôte l'invita à dire ce qu'il pensait de ces folies.

— Mon bon monsieur, sauf votre respect je suis obligé de répondre que je crois aux apparitions. J'y crois parce que moi qui vous parle, j'en ai vu une.

L'hôte fit une discrète allusion à l'âge du mendiant... À quoi celui-ci répondit qu'il n'avait pas toujours été vieux ; qu'il n'avait

pas toujours eu ce dos courbé et ces membres décharnés. Le fait est que l'homme avait dû être un colosse. Impatient de voir confirmer sa croyance aux esprits, le neveu pressa le vieillard de raconter l'événement.

— Cela remonte à plus de cinquante ans, mon garçon. Autrement dit, j'étais en pleine jeunesse. Croyez-le, je ne faisais pas pitié. Si j'en parle, c'est non seulement pour vous prouver que les apparitions existent, et souvent terribles, mais aussi pour demander pardon à Dieu une fois de plus.

— Pour demander pardon ? s'enquit le neveu, moins réservé que l'oncle.

— Déjà à vingt ans j'avais fait tous les mauvais coups imaginables. J'étais ivrogne, blasphémateur, débauché. Ma pauvre mère en était morte et mon père m'avait chassé de la maison. Moins d'un an plus tard, j'apprenais qu'il venait de trépasser à son tour, de chagrin et de honte. Car notre famille était honorable.

Accablé sous le poids de ses souvenirs, le vieil homme se tut pendant un bon moment. Il reprit son récit pour raconter qu'à la suite d'un vol, il avait fui la justice en s'engageant sur une goélette qui faisait du cabotage entre Québec et le golfe pour une compagnie du Labrador. Toujours à moitié ivre, coléreux, bagarreur, il était détesté de ses compagnons au point que ceux-ci cherchaient par quel moyen le balancer. L'obstacle, c'est qu'on le redoutait. Il était si fort et si violent, qu'à la suite d'une bataille où il avait brisé trois côtes au capitaine, on l'avait surnommé Bras-de-Fer.

Le moyen se présenta. Avant longtemps on verrait poindre le fameux Poste du Diable (quelque part sur la côte Nord, avec le

Labrador juste au-dessus). Tour à tour, ainsi le voulait la compagnie, l'un des membres de l'équipage était tenu de passer deux mois dans cet endroit isolé, — pour quelles raisons précises, ou imprécises, le vieillard négligea de le dire. Toujours est-il que le capitaine et ses hommes décidèrent entre eux que Bras-de-Fer, en train de cuver son vin, serait celui qui prendrait deux mois de « vacances ». La décision fut d'autant plus unanime, qu'un séjour dans cette contrée désolée n'avait rien d'un cadeau.

Mais comment annoncer à Bras-de-Fer pareille nouvelle ? En lui apprenant que, selon la coutume, on venait de tirer à la courte paille et que le capitaine, plutôt que de l'arracher au sommeil, avait tiré à sa place.

— Comme vous l'imaginez, dit le vieillard, j'ai mal pris la chose. Habitué à l'action, comment accepter ces deux mois de solitude, même si la compagnie fournissait le vivre et le couvert et le rhum par-dessus le marché ? Mais j'étais orgueilleux. Quand ils ont commencé à dire que je renâclais parce que j'avais peur, j'ai profité de la remarque pour régler mes comptes avec quelques-uns. Après quoi, j'ai dit oui.

Le moment venu, on mit une chaloupe à la mer, avec une caisse de provisions, quelques cruches de rhum, deux carabines, un coffre d'objets à échanger avec les Indiens, et deux terre-neuve pour m'aider à chasser l'ours.

C'est alors que j'ai commis ma faute la plus grave, celle que je demande encore au ciel de me pardonner. Au moment où j'allais empoigner l'échelle pour descendre dans la chaloupe, le capitaine a osé dire que j'aurais surtout besoin des chiens quand je verrais apparaître l'Homme du Labrador. De qui parlait-il ? Du diable, ni plus ni moins. Du diable déguisé en fan-

tôme. C'est à cause de lui qu'on avait baptisé l'endroit le Poste du Diable. Quand j'ai éclaté de rire, le capitaine m'a insulté comme jamais encore. Dans deux mois, d'après lui, c'est un Bras-de-Fer ratatiné par la peur que la goélette ramasserait au passage. Je l'ai frappé en plein front. Pendant qu'on se portait à son secours, j'ai sauté dans la chaloupe au milieu des chiens et du bagage et je ramais déjà à tour de bras. « Tu l'as tué, Bras-de-Fer ! Tu l'as tué ! » La voix des hommes m'apprenait une chose que j'avais devinée : j'étais coupable d'un meurtre.

Une fois sur la grève, j'attachai les chiens à l'un des bancs de la chaloupe, saisis une carabine et courus me cacher derrière les arbres. Si l'équipage se mettait à ma poursuite avec l'aide des terre-neuve, adieu la vie ! Mais au bout d'une heure la goélette faisait demi-tour et reprenait le chemin du sud.

Comme je quittais le bois, un métis en débouchait, non loin. Il vint jusqu'à la chaloupe et s'offrit à m'aider avec d'autant plus d'empressement, qu'il avait avisé les cruches de rhum.

Le mendiant décrivit alors à son hôte et au neveu l'étonnante cabane qu'il occuperait pendant un certain temps. Car même si les distances étaient longues, à l'époque, il n'était plus question pour lui de rester là pendant deux mois. S'il avait quelqu'un ou quelque chose à craindre, désormais, ce n'était pas le diable, mais la justice. Il s'accorderait toutefois quelques semaines où rajuster ses émotions.

La cabane qu'on appelait le Poste du Diable était très grande et ne possédait qu'une fenêtre, percée dans la porte donnant sur la mer. Autre cause d'étonnement, la cabane contenait quinze lits. Pourquoi cela, quand un seul homme était censé l'occu-

per ? Le métis tenait la réponse. Des années plus tôt, « à la basse automne », un navire sombrait dans les eaux voisines. Quinze passagers réchappés du désastre avaient bâti cette cabane. Le printemps suivant, un groupe de chercheurs venu interroger les lieux trouva, dans cet abri inattendu, quinze lits, et dans chaque lit un squelette. Tous étaient morts du scorbut.

— Comme vous voyez, continua le vieillard, mon aventure commençait bien ! Mais j'accordais plus d'importance à ma mauvaise action qu'à un naufrage survenu quinze ans plus tôt. Malgré l'émotion, j'avais faim ; et mon métis pareillement. Faim et soif. Ce fut une rasade à chaque bouchée. Aux alentours de huit heures, le métis annonça qu'il levait le camp ; pour rien au monde aurait-il couché au Poste du Diable. Il y croyait, celui-là, aux apparitions ! Je me suis fâché, mais sans le frapper : j'avais eu ma leçon. Mais pour mieux lâcher une dernière bordée d'injures, je l'accompagnai jusqu'à la butte où les squelettes étaient enterrés. J'avais ma carabine, — pas contre les revenants, mais contre les ours. J'apostrophais ce poltron, quand voilà que mes chiens se mirent à trembler. Une sorte de longue plainte qui ressemblait à rien d'autre parcourut la forêt. Les chiens s'étaient blottis contre moi. La plainte recommença, plus proche, cette fois.

— Homme Labrador, marmonna le métis.

— Tais-toi donc ! C'est mon rhum qui te chavire la tête.

— Chiens tremblent et pas pris rhum.

Au même moment, qu'est-ce que j'aperçois, dans une éclaircie ? Un énorme chien noir, deux fois gros comme les miens. Et un homme vêtu de noir, derrière la bête. Coiffé d'un chapeau noir, il mesure au moins dix pieds. Le géant s'approche du cimetière et se met à compter les tombes. Ses yeux sont grands comme des écuelles ; ses oreilles tombent comme celles d'un

épagneul. Sans prendre le temps de réfléchir, j'épaule et je tire. L'Homme et le chien noir hurlent en même temps. Je tire de nouveau. Même hurlement. Mais au lieu de tomber ou de disparaître, l'Homme et le chien se dirigent vers la grève. Ils entrent dans l'eau. Ils s'enfoncent, s'enfoncent... Plus rien. Disparus tous les deux.

Le métis aussi avait disparu, mais comme un vivant: les broussailles craquaient à toute vitesse sous ses mocassins. À mon tour j'ai disparu, — au fond de la cabane. Et j'ai vite remplacé la carabine par la cruche de rhum. Je niais les apparitions, mais l'Homme du Labrador s'était bel et bien montré. Je l'avais même blessé, si les balles peuvent blesser un fantôme.

Sans m'en apercevoir, j'ai entamé une prière et je me suis couché dans le quinzième lit, le plus éloigné de la porte, un chien de chaque côté du lit et ma cruche à portée de la main. Presque aussitôt j'entendis des bruits curieux, comme si des milliers de chats s'aiguisaient les griffes sur le toit. Ensuite, quelqu'un a frappé à la porte. Un poing lourd comme une masse. Et la porte s'est ouverte ! Plié en deux à cause de sa taille, c'était lui ! Il passait d'un lit à l'autre en tâtant les couvertures. Je me suis adressé à la bonne sainte Anne ; j'ai promis de faire le grand jeûne toute ma vie, de quêter mon pain de porte en porte pour expier mes crimes. Quand l'Homme est arrivé au quatorzième lit, j'ai crié de toute la force de mon âme : « Si tu viens de la part de Dieu, reste ! Si tu viens de l'enfer, au nom de Dieu va-t'en ! » L'apparition disparut dans un fracas épouvantable. Je perdis conscience et restai ainsi pendant plusieurs jours. À mon réveil, les pauvres chiens étaient sur le point de mourir de faim. Quant à moi, je me tenais à peine sur mes jambes.

Il n'était plus question de fuir la justice. Lorsqu'on vint me chercher, l'ancien Bras-de-Fer était un cadavre ambulante.

Et voilà, ou à peu près, la légende de l'Homme du Labrador. À moins que ses avocats n'aient découvert des circonstances éloquemment atténuantes, il est certain que Bras-de-Fer aura goûté du pénitencier. Chose non moins certaine, on ne l'a pas pendu, puisque cinquante ans plus tard il parlait encore.

rose latulippe

rose latulippe

Les légendes ont quelque chose du caméléon, qui épouse à son gré la couleur du lieu où il se trouve. De conteur en conteur et d'auteur en auteur, elles varient tout en restant les mêmes. Les légendes n'appartenant à personne, tout conteur a le droit de les accommoder à sa façon. En voici la preuve.

Le seul reproche que Rose Latulippe pouvait faire à ses parents, c'est qu'on ne dansait pas souvent, à la maison. Jolie, fraîche et vive comme ses vingt ans, Rose Latulippe raffolait de la danse. Aussi bien, cette année-là (en 1745, à peu près) la jeune fille demanda-t-elle à son père l'autorisation d'inviter des amis à l'occasion du mardi gras. Il n'y avait guère longtemps que le curé s'était prononcé contre la danse, qui échauffe le sang et donne des idées... On peut conclure qu'il n'y avait pas mis assez d'éloquence, car l'honnête paroissien qu'était Fabien Latulippe se laissa croire qu'une fois n'est pas coutume.

Comme les rigueurs du carême allaient commencer le lendemain, ils furent nombreux, garçons et filles, à répondre à l'inv-

tation. Le grand Théodore en était, qui jouait du violon comme pas un, et aussi et même surtout le gentil François, en qui tous voyaient le cavalier de Rose, bien que celle-ci acceptât ses attentions d'une oreille parfois distraite. Sans être fière, elle était coquette et sûre de ses charmes, la très jolie.

Vers les huit heures, Théodore sortit son violon de sa belle boîte vernie et il se dégourdit les doigts en tricotant quelques airs de sa façon. Après quoi, on invita François à se faire entendre. Comme toujours, le timide garçon alléguait un semblant de rhume ; comme toujours, on insista ; une fois de plus, le jeune homme chanta la même chanson, la même complainte d'amour pour une jolie brune qui rêvait à autre chose. Tous les garçons enviaient François. Pourtant, si Rose prêtait son cœur, elle ne le donnait pas. Elle le gardait comme en réserve. François le savait à demi, et il en souffrait, mais il comptait qu'à force de patience et d'amour il connaîtrait le jour où la bien-aimée serait sienne, au son des cloches.

Toutes ces jeunesses eurent bientôt des fourmis dans les jambes. On voulait danser ! M. le curé en serait contrarié, mais on aurait tout le saint temps du carême pour faire amende honorable. Et zing, zing ! le violon entama un rigaudon. On dansa des gigue irlandaises et écossaises, la gavotte et le cotillon, la voleuse et le salut des dames, et des *reels* et des casse-reels. Un vrai feu roulant. De temps à autre, les participants s'arrêtaient pour « s'essouffler » et le grand Théodore en profitait pour redonner à son archet quelques touches d'arcanson.

Excitée par l'animation générale, Rose était plus ravissante que jamais. Ses yeux brillaient comme des diamants. Mais ce n'était pas vers François qu'elle les portait, ni vers un autre garçon, — comme il lui arrivait souvent de le faire pour tourmenter François et le garder mieux sous son empire. C'est vers *ailleurs*

qu'elle semblait regarder. Elle espérait, elle appelait, elle attendait quelque chose, semblait-il.

Ou quelqu'un.

Point de mire de la fête, grisée par la danse, par la musique, par l'admiration des hommes, il semblait naturel à Rose Latulippe qu'un prince charmant eût entendu parler d'elle et qu'il viendrait la voir. Ce soir même. Tout à l'heure. Bientôt.

Il s'était fait un grand silence et Rose ne s'en rendait pas compte ; tous l'observaient intensément et Rose n'en devinait rien.

Soudain, des sonnailles chantèrent, devant la maison. Qui cela pouvait-il être, passé onze heures ? Un cheval s'ébroua.

— Attendais-tu quelqu'un d'autre ? demanda Fabien, à sa fille étrangement émue et tournée vers la porte.

La porte s'ouvrit. C'était quelqu'un d'autre, mais étranger à la paroisse, et même à la région. Un homme d'aspect magnifique. Dans la trentaine. Grand, svelte, l'œil brillant, le sourire étincelant. De la toque de vison jusqu'aux mocassins ornés de perles de trente-six couleurs, quelle élégance ! On n'avait jamais rien vu de pareil, et déjà le pauvre François n'existait plus. Personne ne savait d'où venait ce visiteur, sinon qu'il s'était trouvé à passer par le village, en carriole, et qu'à la vue de cette maison où l'on fêtait brillamment le mardi gras il n'avait pu résister au désir de s'arrêter.

Invité à retirer sa pelisse de castor et sa toque, le visiteur abandonna volontiers la pelisse, mais, pour avoir subi récemment une blessure à la tête, il préféra conserver son couvre-chef. Il garda aussi ses gants de velours.

— Le faraud ! ronchonna François. Garder ses gants en pleine maison !

— Faut croire que ça se pratique dans son monde, répondit Rose, sans perdre des yeux l'éblouissant visiteur, qui déjà l'avait remarquée.

Parfait amphitryon, Fabien Latulippe servit à boire au nouveau venu. Mais à peine celui-ci avait-il porté le verre à ses lèvres, qu'il dût réprimer une grimace, d'ailleurs vite convertie en sourire.

— C'est peut-être trop nouveau pour vous, suggéra l'hôte. C'est notre vin de gadelle, que je fabrique moi-même. Auriez-vous préféré un verre de jamaïque ?

— À vrai dire, monsieur, je n'ai pas soif.

— J'espère bien que vous n'avez pas grimacé parce que la bouteille a déjà contenu de l'eau bénite ! ajouta le maître de maison, en plaisantant.

Mais l'étranger regardait Rose, qui le regardait.

Entre-temps, des garçons étaient sortis examiner le cheval. Ils ne tarissaient pas d'éloges : un cheval noir dépareillé, attelé à une carriole luisante comme un miroir et surchargée de robes de bison. L'homme était décidément un richard. Détail inexplicable : sous les sabots du cheval, la neige avait fondu.

Le richard exprima le désir de danser avec la fille de la maison. Indifférente aux reproches muets de François, Rose accepta de danser une gigue simple avec le bel inconnu. Quel danseur ! Que de variété, dans les pas qu'il inventait ! Avec quelle agilité ses pieds battaient les ailes de pigeon !

Rose avouant bientôt sa fatigue, quelqu'un suggéra que François la remplaçât. Mais celui-ci refusa d'affronter un rival qui l'humiliait déjà cruellement. Par amitié pour François, le grand Théodore se déclara fatigué à son tour. En rajustant son costume, l'inconnu porta vivement la main à sa toque. Tous comprirent qu'il la croyait déplacée et ne tenait pas à ce qu'on vît sa blessure. Plusieurs n'en remarquèrent pas moins comme une légère protubérance, au-dessus de la tempe.

Il arrivait à la maîtresse de maison de quitter la cuisine à la fois pour s'assurer qu'elle nourrissait bien son monde et pour jouir un peu de la fête, elle aussi. Elle n'avait pas été sans observer avec quelle insistance le bel étranger portait attention à sa fille. La danse avait repris et c'était encore du pareil au même. Fabien Latulippe devina le déplaisir de sa femme, qui commençait à être le sien.

— Tu ne trouves pas, Fabien, qu'en plus de la suivre de près il se tient le bras pas mal arrondi ? Ça se voit sur le visage de François, qu'il serait temps qu'on s'inquiète.

Non seulement l'étranger ne gardait-il plus, entre sa partenaire et lui, une distance convenable, mais il lui parlait à l'oreille et Rose en paraissait troublée.

— Ne tournez pas tant, murmurait-elle. Je me sens comme étourdie.

— Ne sentez-vous pas que mon bras vous soutient ? Rose, je vous aime. J'aime votre beauté et j'aime votre âme. Mais au milieu de ces gens qui nous épient, comment dire tout ce que vous m'inspirez ? Je tiens à vous revoir, délicieuse enfant.

Un autre enfant était entré en scène. C'était le dernier-né d'une voisine venue prêter main forte aux Latulippe et que le bruit de la fête avait fini par réveiller. Sa mère le tenait dans ses bras et cherchait à l'intéresser au spectacle des danseurs qui faisaient maintenant la chaîne et lui jetaient une risette au passage. Pour chacune et pour chacun le petit Grégoire esquissait un sourire, — sauf pour l'étranger. Celui-là lui inspirait un brusque mouvement de recul. On pensa d'abord que l'homme faisait les gros yeux au petit, pour badiner, ou que l'enfant avait peur de ce menton singulièrement pointu. Mais comme le jeu se répétait à chaque tour, et comme la mère et d'autres témoins constatèrent que le regard du danseur lançait des flammèches, le sentiment se répandit qu'on avait affaire à un être dangereux. Après tout, qui le connaissait ? Chose certaine, il y avait chez lui du mystère. Et cette insistance à ne pas quitter Rose d'un pas... Et Rose qui ne voyait rien !... qui négligeait François au point que ç'en devenait péché !

Il était temps que cela finisse.

Trop poli pour congédier l'étranger, Fabien Latulippe le priait d'abandonner la danse pour la parole et de raconter quelque chose d'intéressant et d'agréable, un homme de son rang ayant sûrement beaucoup vu et beaucoup retenu. Mais les circonstances jouèrent contre lui. Théodore ayant commis cette distraction d'épauler son violon, l'étranger s'empara de Rose et l'entraîna dans une danse effrénée. Ses yeux étaient devenus flamboyants ; son menton, plus fourchu que jamais. Ils étaient les seuls à danser. Tous regardaient, immobiles, épouvantés, comprenant de mieux en mieux à qui ils avaient affaire. *S'il* avait gardé ses gants, c'était pour cacher ses griffes ; sa toque, pour cacher ses cornes ! C'était ça, la blessure ! Même à travers les gants, les griffes déchiraient la robe de la malheureuse. Que pouvait François contre le Prince des Ténèbres ?

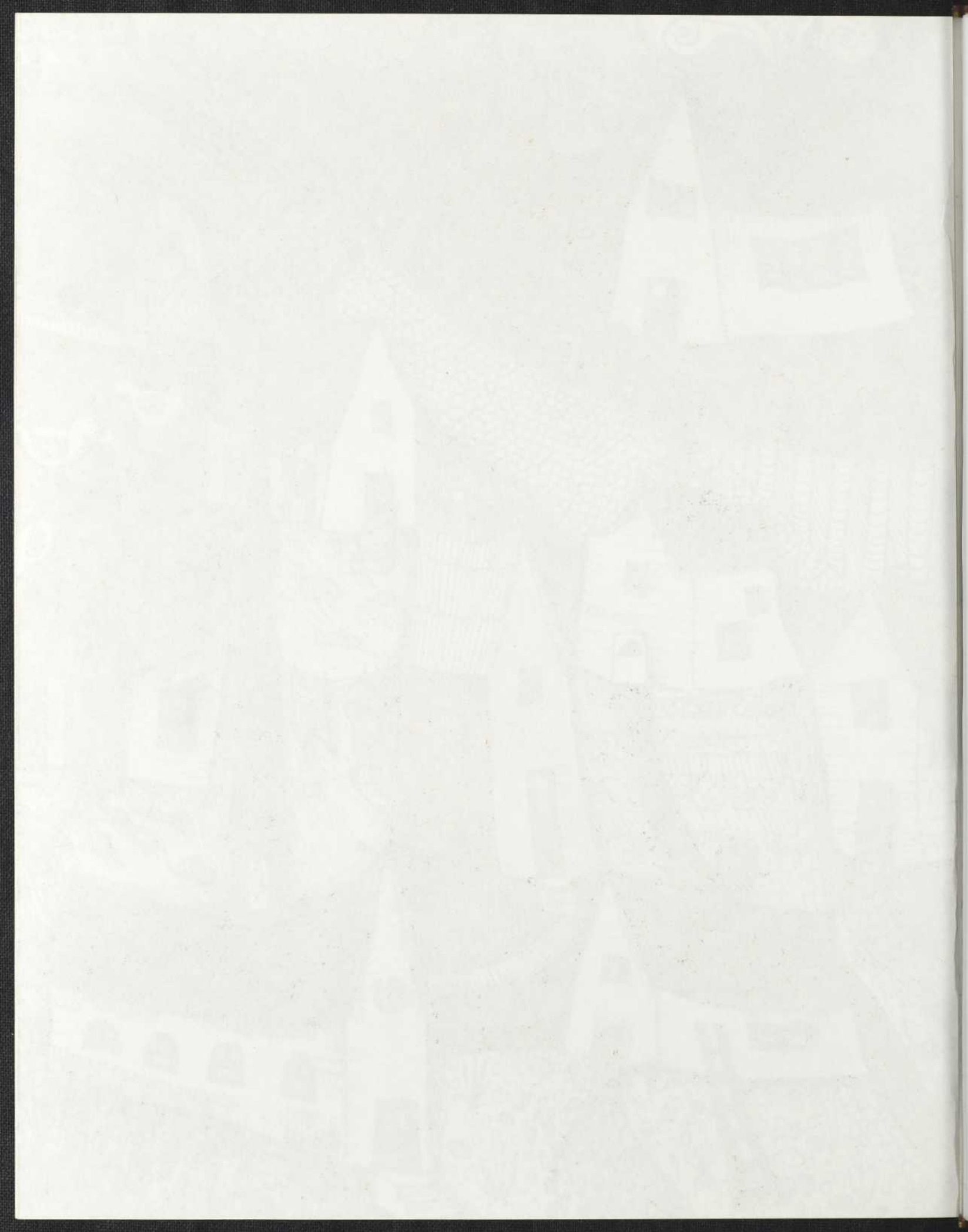
C'est la mère du petit Grégoire qui chavira tout. Elle avait couru là-haut, dans la chambre des parents. Elle en rapportait un rameau bénit qu'elle dressa à la face du Malin.

Ce fut terrible.

Enveloppée d'un hurlement infernal, cette forme humaine qui était le Maudit lâcha sa proie et disparut en esprit à travers la porte.

Jamais on ne retrouva la pelisse. Quant à Rose, il est dit, selon certains, qu'elle se fit religieuse. Selon d'autres, elle épousa le bon et fidèle François et lui donna beaucoup d'enfants. Que le lecteur choisisse la fin qu'il préfère.





les guérets de rigaud

La petite ville de Rigaud, posée entre Montréal et Ottawa, dut longtemps sa renommée à un extraordinaire champ de pierres. Des grosses pierres rondes toutes pareilles les unes aux autres et lisses comme un œuf. Vous aviez beau en déplacer des centaines, jamais le pic et la pelle n'arrivaient à toucher la terre ferme. Peut-être y a-t-on réussi de nos jours... D'après les savants, le phénomène remonte à des milliers d'années multipliées par autant de milliers. D'immenses glaciers venus du Nord râclaient au passage le flanc des montagnes ; des quartiers de roche s'incrustaient dans la glace et voyageaient avec elle jusqu'au moment où le glacier fondait tout en créant des lacs ou des amoncellements de cailloux, de graviers, de sables... N'importe ! Raconte la science ce qu'elle voudra, nos grands-pères savaient mieux à quoi s'en tenir, sur l'origine de ces cailloux. Écoutez bien.

En ce temps-là qui n'est pas d'hier, Rigaud consistait en quelques maisons bien modestes, groupées autour d'une humble église. L'existence n'y était pas facile, mais il semble qu'on ne s'en plaignait pas trop. On croyait en Dieu, on s'entraidait, on pratiquait la charité chrétienne, on faisait confiance à l'avenir en mettant des enfants au monde. Bref, la vie suivait son petit bonhomme de chemin lorsque survint la nouvelle que la maison

sisse à l'écart des autres et déserte depuis que le veuf Lacroix avait choisi de s'en aller, eh bien ! cette maison serait de nouveau habitée. En effet, peu après les volets s'ouvrirent et la cheminée retrouva son panache.

Qui était l'occupant et d'où venait-il, personne ne pouvait le dire. L'homme était arrivé depuis trois jours et on ne l'avait aperçu que de loin. Évidemment, il avait beaucoup à faire, sur cette ferme négligée depuis longtemps. Mais n'allait-il pas remplir au moins son premier devoir, qui était de rendre visite au curé ? Cinq jours et cette impolitesse persistait.

Autre chose. On savait que l'homme avait une femme, mais pas d'enfants. Cela ne prêchait guère en leur faveur. Chez les anciens Canadiens, un ménage sans enfants était aussi rare que des puces sur un chien de bois.

Il était inévitable que quelqu'un finirait par voir l'étranger autrement qu'à distance. Ce fut son plus proche voisin qui eut cette occasion. Pour mieux dire, il la créa en faisant semblant de réparer sa clôture. Il apprit aussi que l'étranger se nommait José, la femme ayant eu à l'appeler de loin. Mais ce qui le frappa et dont il s'empessa d'instruire les autres, ce fut le visage de l'homme.

— Il est laid ?

— Si jamais le démon prenait face humaine, ce serait celle-là.

— Il t'a parlé ?

— Pas un mot. Je l'ai salué de la main ; la sienne est restée morte.

Le lendemain serait dimanche. C'est alors qu'on verrait si le José et sa femme en tiendraient compte. S'ils ne prenaient pas le chemin de l'église, on demanderait au curé d'aller leur dire

qu'ils faisaient scandale et que les paroissiens et lui-même ne le souffriraient pas.

Dimanche. Seul ou accompagné, pas de José. Un vrai jour comme les autres.

Le curé décida d'aller rendre au profanateur la visite que celui-ci lui avait refusée. Tous les yeux suivirent ce prêtre qui n'hésitait pas à s'humilier pour le bien de sa paroisse. Quelle stupeur chez tous, et quelle colère, lorsqu'ils entendirent l'homme accabler d'injures leur pasteur, avant de lui claquer la porte au nez ! Il fut alors décidé qu'on aurait recours à la force. On le chasserait, ce José le Diable, comme on l'appelait maintenant. On le chasserait à coup de pierres, à coup de bâtons, sans pitié.

Mais c'est Dieu qui allait punir le mécréant.

Pendant que les paroissiens se concertaient quant au jour, à l'occasion, à la manière de s'y prendre, José attelait ses bœufs de labour tout comme il l'eût fait un jour de semaine ! Les mains aux mancherons de la charrue, il entama son travail sacrilège. Jamais, de mémoire d'homme, pareille audace ne s'était vue. On s'approcha, on interpella l'impie, on lui cria qu'il défiait le ciel.

— Si votre bon Dieu veut labourer ma terre et ensemer mes guérets, j'irai bien flâner sur les bancs de l'église, comme vous autres. Mais le temps passe, laissez-moi travailler.

— C'est le soleil de Dieu que tu profanes. Tu seras puni !

Cependant que les paroissiens retournaient sur leurs pas, José se remit à pousser sa charrue tout en chantant ce qui n'était assurément pas un cantique.

La musique ne dura pas longtemps. Et même elle s'arrêta net. Car voilà que sous les pieds du blasphémateur la terre s'était mise à trembler, à se soulever par endroits comme fait la mer

quand un grand vent s'en empare. Et la maison chancelait sur ses bases, et pareillement la grange, l'écurie, le hangar ! Ce qu'il y avait de plus incroyable, c'est que le chemin où se tenaient les témoins horrifiés demeurait, lui, parfaitement stable. Ce tremblement de terre s'arrêtait aux clôtures ; par delà, rien ne bougeait. Les bras au ciel, José hurlait, demandait grâce. Autour de lui le sol se déchirait et il en sortait une fumée rougeoyante. Et pendant que l'homme cherchait à éviter ces crevasses se multipliant de plus en plus vite, d'autres engouffraient déjà la maison, et la femme de José au milieu, et les communs avec le reste.

Les témoins n'avaient pas encore vu le plus terrible. D'une des crevasses venaient de surgir trois démons vêtus de flammes, qui se saisirent des bœufs de labour et disparurent avec eux, cependant qu'un autre, Satan lui-même, s'emparait de José et l'emportait sous sa terre désormais maudite.

Car elle était maudite, la terre de José le Diable. Quand revint le calme, terrifiant à force de silence, on s'aperçut que le champ tout entier était couvert de gros cailloux tous semblables les uns aux autres. C'est ce coin de terre qu'on a appelé par la suite « les guérets de Rigaud ». Pendant longtemps, l'endroit a nourri la curiosité émue des générations suivantes. Même aujourd'hui, l'étranger traverse difficilement la ville de Rigaud sans vouloir saluer d'un coup d'œil ce terrain insolite.

Remarquez bien, il n'est pas défendu de croire qu'il y eut des glaciers, à des époques hors d'âge... Mais il est encore moins défendu de prêter foi à l'explication de nos grands-pères. La preuve qu'on ne doit pas traiter ces cailloux à la légère, c'est que toutes les personnes qui ont cherché à les utiliser s'y sont cassé le nez. Ou ces pierres-là sont trop friables, ou bien on n'arrive pas à les cimenter, ou encore autre chose et même plusieurs. Du moins, cela était-il encore vrai il n'y a guère longtemps. Mais peut-être qu'aujourd'hui où tout se fait à la mécanique...

les loups-garous

Du temps de nos grands-pères, il était beaucoup question de loups-garous, au pays de Québec. Ailleurs aussi, mais il suffira que nous parlions des loups-garous québécois.

C'était quoi, un loup-garou de l'ancien temps ? En résumé, c'était un individu sur qui quelqu'un avait jeté un sort. Ce quelqu'un pouvait être un humain ou pouvait être le Diable. L'individu ensorcelé prenait tout à coup, à certains moments, la forme et l'instinct d'un animal, — préférablement le loup, mais aussi le chien et parfois même le veau et le taureau. Un trait commun, chez les loups-garous, c'était la méchanceté, — d'où la frayeur qu'ils inspiraient dans nos villages. Car il est à remarquer qu'on n'a jamais vu de loups-garous dans nos villes. C'est pourtant là qu'il aurait dû s'en trouver, s'il est vrai que les individus qui « couraient le loup-garou » étaient pour la plupart des mauvais caractères : des batailleurs, des buveurs, des blasphémateurs, des perfides, des cœurs secs. Mais pas toujours. Certains malheureux couraient le loup-garou sans savoir pourquoi.

Un jour, dans une de nos campagnes du côté de Rimouski, un étranger se présenta chez un habitant qui avait besoin de

cinq ou six hommes pour faucher son blé. La journée faite, le souper partagé avec les autres, le nouveau venu laissa entendre qu'il préférait aller dormir seul, dans le fenil. La chose se répéta pendant une semaine. La nuit tombée, l'homme disparaissait tout bas et ne revenait qu'à onze heures, minuit.

Où allait-il ? Mystère.

Le patron en aurait le cœur net. À cause du beau temps, les travailleurs avaient laissé la grande charrette chargée de foin devant la porte du fenil. Quand tous furent endormis, le patron grimpa sur le *voyage de foin*, où il n'eut aucun mal à dissimuler sa présence, et il attendit. La pleine lune favorisait sa surveillance.

Que voit-il arriver, une heure plus tard ? Un chien noir énorme, plus gros qu'un saint-bernard et tenant dans sa gueule quelque chose qui peut être une poule ou un canard. Il se glisse sous la charrette et y dévore sa proie, déjà morte puisqu'elle n'offre aucune résistance. Le festin terminé, le chien s'éloigne quelque peu, renverse une moyenne pierre avec sa patte, retire la haire qu'il a sur le dos... La haire ? La peau du loup-garou ! Il retire donc sa peau de loup-garou et la cache sous la pierre. Mais ce n'est plus un chien qui revient vers le fenil, c'est un homme ! Un homme qui a la taille et la démarche de l'étranger. À preuve que cet homme va se coucher à sa place ordinaire, sur le foin du fenil. L'étranger court le loup-garou !

Le lendemain matin, l'habitant réveilla tous ses faucheurs, sauf l'étranger. Quand celui-ci ouvrit les yeux et se trouva seul, il demanda au patron pourquoi on ne l'avait pas réveillé pour le déjeuner.

— Après ce que tu as mangé cette nuit, sous la charrette...

— Qu'est-ce qui vous a rendu si savant ? demanda l'homme.

— J'ai tout vu, répondit le patron.

— Eh bien ! comptez-vous chanceux, dit l'étranger. Si je vous avais aperçu, vous ne seriez plus là pour porter la nouvelle aux autres. Payez-moi mon temps, que je m'en aille.

L'habitant paya, l'homme s'en alla, et jamais plus on n'entendit parler de lui. Et voilà pour *un* loup-garou.

En voici un autre.

Cet homme-là ne pratiquait pas sa religion. C'était tout juste s'il faisait ses pâques. Un mécréant, quoi ! Marié depuis huit ans, il n'avait jamais passé la veillée avec sa femme. Tous les soirs, il disparaissait. C'était, comme on dit, une maison barrée en deux.

Un soir, un de leurs voisins eut à passer devant la maison. Mais voilà qu'un gros veau lui barre le chemin, volontairement, le museau quasiment contre sa poitrine. Le voisin ôte sa *crémone* et il en frappe le museau de la bête. Le veau attrape le bout de la *crémone* et le garde dans sa gueule. Le voisin tire, l'animal en fait autant. Finalement, le voisin continue sa route avec une *crémone* effilochée.

Le lendemain matin, il se présente pour blâmer le mécréant. Mais comme celui-ci est encore au lit, c'est à la femme que le voisin montre sa belle *crémone* jaune endommagée.

— Un veau noir ? dit la femme. On n'a pas de veau noir, vous le savez. Je me demande à qui celui-là peut bien appartenir.

Le voisin part, le mari se lève pour déjeuner. Mais sa femme remarque qu'il a toujours le doigt dans la bouche, et qu'il grimace.

— As-tu mal aux dents ? demande-t-elle.

— J'ai quelque chose de pris. Peux-tu m'aider ?

Ce qu'elle trouve, entre les dents ? De la laine ! De la laine jaune !

L'histoire ne dit pas si la pauvre perdit connaissance, mais on peut supposer que oui. Et voilà pour un deuxième loup-garou.

Troisième loup-garou. À Sainte-Marie, sur la Gatineau, un dénommé Nadeau revenait du moulin avec une charge de mou-
lée. Tout à coup, il aperçoit un gros sac de laine qui se met à
rouler à côté de la voiture, et qui roulait plus vite à mesure que
le cheval allait plus vite. Ce loup-garou en sac de laine a suivi
la voiture pendant un bon moment. Après quoi, il s'est perdu
au fond de la nuit. Vrai comme Nadeau l'a dit !

Un dernier loup-garou, dont il fut beaucoup question à Saint-
André de Kamouraska, paraît-il, il y a de cela belle lurette,
comme de raison.

Il s'agit d'un vieux garçon qui voulait se marier. Âgé de
vingt-neuf ans, ayant hérité de la terre paternelle, il avait les
yeux sur une voisine moins jeune que lui et pas jolie, mais vigou-
reuse, habituée aux travaux des champs et même aux enfants,
puisqu'en sa qualité d'aînée elle avait aidé sa mère à élever
les autres. Il la voulait pour femme.

La belle chantait sur un autre ton. Elle s'était éreintée à élever
une famille, ça lui suffisait. Merci de l'attention, mais cherche
ailleurs.

Le garçon s'y prit autrement. Il parla au père de la fille. Le père laissa courir une semaine ou deux, puis, un bon jour, comme sans y toucher :

— Ma fille, si jamais tu changes d'idée, tu ne trouveras pas meilleur mari.

La fille avait changé d'idée. Le surlendemain, le couple s'agenouillait au pied de l'autel. Peu après, vint le temps des récoltes.

— Si tu voulais, mon mari, on irait couper : ton blé est mûr. Prenons chacun une faucille et allons couper.

Ils n'étaient pas au travail depuis une demi-heure, que le mari s'interrompit, l'air distrait, pour ne pas dire soucieux. Sa femme l'interrogea.

— C'est rien, ma femme. Parlant pour parler, une drôle d'idée m'a traversé la tête.

— Laquelle ?

— À supposer qu'une grosse bête arriverait et que tu serais seule, que ferais-tu ?

— Mon Dieu... Je me ferais dévorer, faut croire.

— Sans chercher à te défendre ?

— J'essaierais avec ma faucille.

Sans que la femme s'en doutât, le mari, tout bas en lui-même, charma la faucille, c'est-à-dire qu'il la rendit inoffensive.

— Si tu manquais ton coup, avec la faucille, aurais-tu autre chose sous la main ?

— J'aurais mon trousseau de clés, au bout d'un cordon. Je me défendrais avec.

Le mari charma les clés. Sur quoi, il annonça qu'il irait saluer ses beaux-frères occupés à faucher là-bas, dans le petit bas-fond. Sa femme chercha à le retenir. S'il fallait qu'une bête surgisse...

— Quelle bête ? Si proche de la maison... Je parlais pour parler, comme j'ai dit.

Et il se mit en marche vers le domaine voisin. Mais à peine sa femme avait-elle recommencé à faucher, qu'elle sentit trembler le sol sous ses pieds. Que voit-elle, en se retournant ? Une bête effrayante, grosse comme un cheval, gueule ouverte et venant sur elle. La malheureuse part à la course, faucille à la main. Elle sent bientôt le souffle de la bête sur sa nuque. Elle lève sa faucille, mais la faucille lui tombe des mains. Elle veut frapper avec ses clés, le cordon éclate et les clés se répandent par terre. Soudain, elle se rappelle une paire de ciseaux suspendue à sa ceinture. Elle s'en saisit et les lance en direction des yeux. Mais c'est le front qu'elle atteint. Elle l'atteint si bien, que les ciseaux y restent plantés et que le front se met à saigner. Qu'arrive-t-il ? La bête croule aux pieds de la femme et prend forme humaine. Celle du mari ! La bête avait été son mari !

— Ah ! dit-il, merci. Merci, ma femme. Tu m'as *démorphosé*. J'ignore pourquoi, mais j'étais ensorcelé. C'est depuis sept ans que je courais le loup-garou, moi un honnête garçon. Pour me délivrer du mauvais sort, fallait qu'on me blesse au front comme tu viens de le faire. Il me fallait une blessure saignante. Merci, ma chère femme. Me voilà enfin comme j'étais avant le mauvais sort et désormais nous serons heureux.

Ces échantillons de loups-garous québécois suffiront. Croyez-vous aux loups-garous ? Moi, pas. Mais peut-être aurais-je changé d'avis, au temps où il y en avait...

le glas du missionnaire

Se peut-il qu'une cloche se mette à tinter sans que la main de l'homme y soit pour quelque chose ? Mieux : qu'un pareil mystère se répète au clocher de plusieurs églises, en des lieux différents, à la même heure exactement ? Cela est arrivé.

La jolie chapelle qui sourit au fleuve Saint-Laurent, à Tadoussac, est probablement la plus ancienne chapelle en bois qui existe sur notre continent. Bâtie au seizième siècle, elle contient quelques trésors de valeur, dont un Enfant-Jésus, en cire, donné aux Indiens de la région par le roi Louis XIV. Et puis, elle a sa cloche... La même qu'aux jours de la Nouvelle-France ; celle-là même dont il sera question dans ce récit.

À l'époque, Tadoussac était un poste de traite remarquablement actif. Chasseurs, trappeurs, Indiens montagnais et missionnaires s'y coudoyaient, les premiers intéressés au gain, les hommes de Dieu intéressés aux âmes. Les rencontres avaient lieu surtout au temps de Pâques, quand les coureurs de bois et les indigènes revenaient d'en haut avec le produit de leurs chasses :

des peaux de visons, d'hermines, de loutres, d'ours, de chats sauvages et de castors, chacune plus égale que les autres, chacune si fournie que vos doigts s'y perdaient. Le commis en charge du magasin estimait les peaux, on marchandait, peut-être que oui, peut-être que non ; finalement, les fourrures glissaient de l'autre côté du comptoir, cependant que des poches de farine de sarrazin, des « pintes » de sel, des hardes, des outils, des carabines, des bottes françaises passaient en sens inverse.

Un habitué du magasin, quand les obligations de son ministère lui permettaient de reprendre souffle à Tadoussac, était un Jésuite, le Père Jean-Baptiste de La Brosse. Il s'employait surtout à l'évangélisation des Montagnais, mais, discrètement, il avait l'œil sur les trappeurs. La tâche était facile, car ce vieillard toujours souriant, toujours prêt à rendre service, tenait ces hommes rudes dans sa main. Ses retours à Tadoussac ensoleillaient les cœurs et les visages.

Ce jour-là, — un jour de printemps, en 1782 — Le Père La Brosse, revenu du haut Saguenay, fit une apparition au magasin de la Compagnie. La gaîté y régnait déjà, quand il entra. Il eut l'impression que tout le monde parlait en même temps. Il savait bien pourquoi : les trappeurs, comme les missionnaires, passaient de grandes journées sans rencontrer âme qui vive ; guère étonnant qu'au retour ils devenaient des moulins à paroles.

Mais le bon Père se trompait. Si la gaîté était à ce point tapageuse, une raison très spéciale l'inspirait. On soupçonnait qu'un jeune camarade (appelons-le Potvin) songeait au mariage. L'arrivée du missionnaire eut pour effet de multiplier les taquineries.

— À quand la noce ?

— Avec qui ?

— Contre qui ?

— Est-elle avenante ?

— Quel est son nom ?

— Où l'as-tu dénichée ?

Le pauvre garçon ne sachant où mettre la tête, le Père La Brosse mit de l'ordre dans tout cela, et l'on put enfin savoir que la prétendue habitait à Deschambault.

— C'est loin ! dit quelqu'un. Moi qui espérais aller aux noces...

— Comme moi ! renchérèrent les autres.

— Je voudrais parler, dit le futur.

— On t'écoute.

— Je comprends que c'est demander beaucoup, Père La Brosse, et j'ai pas gros d'espoir, murmura le jeune homme. Mais ce qui aurait été mon rêve, c'est que vous veniez bénir mon mariage.

Le Père prenant quelque temps à répondre, on chercha à faire comprendre au jeune, qu'il demandait beaucoup : de Ta-doussac à Deschambault... Un homme surchargé d'obligations comme le Père de La Brosse...

— Mon petit Potvin, dit enfin le prêtre, parlant avec une lenteur inattendue et d'une voix étrangement douce, douce et triste. Mon petit Potvin...

— Je comprends, Père. Je comprends que c'est impossible.

La douceur de la voix, la douceur du visage laissaient prévoir autre chose qu'un simple refus.

— « Impossible », as-tu dit, mon jeune. Malgré tout le plaisir que j'aurais eu à bénir ton mariage, je dois y renoncer. Car cette nuit... et je m'adresse à vous tous, mes amis... mes enfants... cette nuit même, je mourrai.

Que se passait-il ? Quelle nouvelle ! Quelle idée ! Parlait-il sérieusement ?

— Écoutez-moi. C'est très sérieux, ce que je vous dis. C'est la fin. Le bon Dieu m'a averti que je mourrais ce soir.

— Père La Brosse ! En pleine santé ! Et tous ceux-là qui ont besoin de vous !

— Si le bon Dieu m'a averti, c'est qu'il le veut ainsi. Au dernier coup de minuit, vous entendrez sonner le glas. La cloche tintera d'elle-même. Si vous venez à l'église, vous me trouverez étendu au pied de l'autel. Mais ne me touchez pas. Plutôt, vous mettrez une chaloupe à la mer et vous monterez jusqu'à l'Île-aux-Coudres. Vous trouverez là le Père Compain, membre de la Société de Jésus, comme moi. C'est lui qui viendra m'ensevelir et chanter mon service. Adieu, mes enfants. Pour la dernière fois, je vous bénis.

Et le bon Père sortit sans que personne osât l'accompagner, comme s'il n'était déjà plus du monde des vivants. Ces hommes habitués à se défendre du froid, de la faim et des dangers de la forêt restaient là anéantis, à la fois incrédules et déjà en deuil. Celui qui avait servi de bedeau au Père La Brosse pleurait. Un autre, à l'aide d'un bâton, traçait des cercles sur le plancher.

Le commis faisait mine de ranger des objets sur les tablettes. On évitait de se regarder. On ne parlait pas. Tous pensaient à minuit.

Au bout d'une attente devenue intolérable, un grincement de l'horloge fit tourner toutes les têtes. L'horloge sonna douze coups. Et la cloche ? Pour mieux tendre l'oreille, on se retint de respirer. L'instant d'après, le Père de La Brosse avait dit vrai.

Il n'avait pas été question de s'engager sur le fleuve pendant la nuit, car un vent de tempête s'était levé. Au petit jour, le vent hurlait encore et les vagues s'entrechoquaient, s'entregifflaient. Mais le défunt avait demandé qu'on monte à l'Île-aux-Coudres et on irait. À bord d'une forte chaloupe, trois rameurs eurent tôt fait d'éloigner la grève ; et ils s'apprêtaient à faire force de rames, quand voici qu'au-dessus d'eux, comme par miracle, le vent tomba. Bien plus : tandis qu'à bâbord et à tribord la mer restait déchaînée, devant la chaloupe s'ouvrait maintenant un chemin d'eau calme, une vraie mer d'huile. Bien plus encore : à chaque plongée des rames, l'embarcation devenue légère comme un canot d'écorce couvrait une distance incroyable. On ne rêvait pas ! Voyez ! Ces vagues monstrueuses qui les auraient engloutis s'évanouissaient de chaque côté l'une après l'autre tout comme s'étaient apaisées les rafales. Le Père de La Brosse veillait sur eux.

L'Île-aux-Coudres... Comment le croire ? Vingt lieues en quelques heures ; quasiment sans peine.

— Regardez ! Quelqu'un, là-haut, en soutane, tout au bord des rochers ! On dirait qu'il nous appelle.

Ils sauraient donc bientôt où trouver Messire Compain. D'autant plus que le prêtre descendait à leur rencontre. Sa démarche et peu à peu son visage montraient une certaine fatigue. Ou était-ce de la tristesse ?

— Approchez, mes bonnes gens. Je vous attendais.

— Vous devez nous prendre pour d'autres. On vient de Tadoussac.

— C'est justement. Vous cherchez le Père Compain pour lui apprendre la mort de son vieil ami.

— Vous savez déjà la nouvelle ?

— Hier soir, à minuit, la cloche de ma chapelle a sonné le glas. Je n'ai pas eu à m'interroger. Je *savais*. Il faut croire que c'est lui-même qui m'a averti. Je suis le Père Compain.

Plus tard, il fut connu que la nuit où mourut le Père Jean-Baptiste de La Brosse, toutes les cloches des églises qu'il avait desservies durant son existence avaient aussi, miraculeusement, tinté le glas du missionnaire.





14

le bic

Il est dit qu'aux premiers temps du monde, quand l'écorce terrestre se fut refroidie et durcie suffisamment, le Créateur confia à l'un de ses anges la mission de donner à cette surface, par-ci par-là, un caractère accidenté qui la rendrait plus pittoresque. Dans les plis de son ample robe, ou fût-ce plutôt dans un panier, l'ange entassa des montagnes, des collines, des rochers, des ravins et des pics, et il partit distribuer tout cela le plus équitablement possible.

Or, il advint qu'à la tombée du jour, l'ange survolait ce fleuve auquel les hommes, beaucoup plus tard, donneraient le nom de Saint-Laurent. Épuisé, ses ailes battant au ralenti, il se demanda si ce n'était pas l'endroit par excellence où laisser choir de sa robe, ou de son panier, un surplus de collines et d'îles qu'il eût été absurde de rapporter au Ciel. Aussitôt pensé, aussitôt fait, toute la cargaison dégringola pêle-mêle. C'est ainsi que le futur village du Bic se verrait enveloppé d'un paysage d'une remarquable variété.

En 1603, Samuel de Champlain, qui fonderait bientôt Québec, donna à cet endroit le nom de Pic. Avec raison, car les pics

y sont nombreux. De même les falaises, les gorges et les précipices, et non moins les cours d'eau dont l'un cascade jusqu'au havre protégé par deux rochers sourcilleux qui sont des îles.

Toute cette région tourmentée du Bic, à quelque vingt-cinq kilomètres de Rimouski, invite l'imagination à croire aux légendes. Comment en serait-il autrement, quand l'un des caps flagellés par les vagues s'appelle cap Enragé et l'une des îles, île Brûlée, une autre, île au Massacre, une autre encore, île des Amours, et quand ces lieux furent témoins de plusieurs naufrages ? Pendant longtemps, selon nos arrière-grands-pères conteurs de contes, le silence de la nuit accueillait parfois des plaintes surnaturelles, des cris sinistres... Si les habitants mi-réveillés pensaient aux âmes des naufragés, ils pensaient beaucoup plus aux victimes de l'île au Massacre.

Il s'agit d'un événement (qui n'a rien de légendaire) survenu en 1533. Environ deux cents Indiens Micmacs, y compris femmes et enfants, venaient de quitter les rives du lac Témiscouata, leur petite patrie, pour fuir les attaques de plus en plus fréquentes de leurs ennemis héréditaires, les Iroquois. Ils iraient chercher la sécurité au bout de la terre, à Gaspé.

En cours de route, ils firent halte sur une des îles rocheuses dont il vient d'être question. Ils y trouvèrent une grotte assez vaste et profonde pour les contenir tous. Ils y passeraient la nuit et se remettraient en marche dès le point du jour.

Croyaient-ils.

Par malheur, les Iroquois les avaient suivis. Invisibles, silencieux comme des ombres, les persécuteurs observaient les Micmacs occupés à dissimuler l'entrée de la caverne par des écrans de branchages. Inconsciemment, les Micmacs se mettaient à leur merci. On les laisserait dormir jusqu'à l'aube.

Quel réveil ! Une épaisse fumée s'engouffrait dans la caverne. Les branchages entassés devant l'entrée flambaient. Les Iroquois étaient là ! C'est eux qui avaient mis le feu aux branchages ! À l'horrible crépitement se mêlaient les gémissements des femmes, les cris des enfants et, dehors, une clameur assourdie, comme lointaine, mais qu'on savait au contraire toute proche, — cette clameur trop bien connue... Un choix s'imposait : ou mourir étouffé ou engager le combat malgré les yeux dévorés par la fumée, malgré les accès de toux, malgré les mains vides, pour plusieurs. Rangés devant la grotte, les Iroquois attendaient, l'arc à bout de bras, retenant la flèche impatiente.

Cinq Micmacs échappèrent à l'hécatombe. Hommes, femmes et enfants, tous les autres périrent sous les flèches ou sous le tomahawk et furent scalpés par les vainqueurs de ce combat inégal.

Il n'est donc pas étonnant que les habitants de la région du Bic — ceux d'une autre époque, bien sûr — entendissent des lamentations et des hurlements sortir de cette caverne accessible à pied, quand la mer est basse, et dans laquelle on trouvait encore des ossements humains ensevelis sous le sable. Ces lamentations montaient vers le village surtout par les soirs où de grands vents balayaient le Saint-Laurent, et plus encore aux marées d'équinoxe. On prétendait même que, sur le coup de minuit, des fantômes de guerriers indiens apparaissaient sur les rochers de l'île.

Cette région du Bic est si favorable aux légendes, qu'il y a un peu moins de cent ans on y signalait encore à l'attention des visiteurs la présence d'un manoir hanté. On y entendait, paraît-il, toutes sortes d'échos mystérieux, des chuchotements à la tête

de l'escalier, des pas lourds dans les couloirs, des portes s'ouvrant ou se fermant d'elles-mêmes. À qui attribuer ces phénomènes, sinon à des revenants ?...

Il y a mieux.

Depuis très longtemps, une tradition locale entretenait la pensée que des coffres remplis d'or reposaient sous les sables accumulés dans les grottes ou au pied des rochers du Bic, face au fleuve. Quant à savoir d'où venaient ces trésors, mystère.

— Des pirates, disaient certains.

— Des Espagnols, suggéraient d'autres.

— Du diable, affirmaient la plupart.

Il semble que ces derniers visaient juste, si on s'en rapporte à l'aventure survenue à un ancien résident du Bic, il y a de cela des lunes.

L'homme, un impie, était résolu à découvrir au moins l'un de ces coffres. Avec l'aide du Malin ? Il en était bien capable, puisqu'il portait sur lui une chandelle de suif faite de la graisse d'un pendu.

Un soir, donc, l'homme se rendit sur la plage, à un endroit qui le sollicitait avec une étrange insistance. Il y avait clair de lune. La plage était déserte. Pour tout bruit, des vaguelettes expirant en un floconneux murmure.

L'homme n'avait apporté ni bêche ni pelle, car il n'avait nullement l'intention de faire des fouilles. Il irait au plus court : il invoquerait l'aide du démon.

À peine eut-il prononcé trois mots, que le sol trembla. Droit devant l'homme, le sable s'écarta et voilà qu'apparut un gros anneau de fer, puis un grand couvercle auquel il était fixé, enfin le coffre tout entier. Presque aussitôt, une force surnaturelle souleva lentement le coffre jusqu'à la surface du sol. Ravi, incrédule, impatient, l'homme examina l'anneau tout en sachant bien qu'il n'arriverait à rien sans un outil, et non le moindre. Mais le temps qu'il mettrait à monter au village, ne surgirait-il pas quelqu'un qui verrait cette extraordinaire trouvaille et la revendiquerait ? D'autre part, il passait minuit. Personne ne viendrait. L'homme monta au village en toute hâte et il revint, muni d'une barre de fer, tout aussi précipitamment.

Le coffre avait disparu.

L'homme eut beau chercher vers la droite, vers la gauche, de tous côtés, le coffre n'était vraiment plus là. Aucun doute quant à l'endroit : l'homme était revenu exactement d'où il était parti. Si quelqu'un s'était emparé du coffre, il n'aurait pu le faire qu'en le traînant, et ce lourd fardeau aurait tracé un sillage. Or, autant que la lune permettait d'y voir, aucune trace du genre n'existait. L'homme eut beau s'agenouiller devant l'endroit précis où le coffre était apparu, il eut beau écarter le sable à grands gestes furieux, il ne trouva que du sable.

Le lendemain, sur la plage ensoleillée, toujours rien. Si ! Des empreintes. Des empreintes fourchues !... En toute autre circonstance, l'homme aurait pensé au pied de l'original. Mais ce matin-là, non : ces empreintes fourchues étaient bien celles du Malin ! Le Malin s'était moqué de lui !

— Qu'ai-je fait, pour lui déplaire ? gémissait l'homme.

Peu à peu, il comprit ce qu'il fallait comprendre. Il avait demandé une faveur sans rien promettre en retour. Il avait demandé

la fortune sans engager son âme. Voilà pourquoi le coffre aux pièces d'or avait disparu.

À moins... Qui sait ? À moins qu'en faisant luire cette fortune aussitôt évanouie, ce n'était pas le Malin qui s'était joué de l'homme, mais la lune ?

15

les lutins

Les lutins, ça existe ? Paraîtrait.

Peu d'humains en ont vu de leurs yeux vu, mais certains grands-pères ont connu des gens dont les parents ont failli en voir un. Cela remonte à loin, bien entendu. Il y a des lunes et des lunes que les lutins sont passés de mode.

Le lutin était un petit être haut de dix-huit à vingt pouces, ne possédant qu'un seul œil, placé au milieu du front et phosphorescent. En plus d'un ventre rebondi, ses bras et ses jambes l'apparentaient à une grenouille. Détail distinctif, le lutin portait un chapeau pointu. Voilà l'image qu'ont saisie au vol les très rares humains qui eurent l'occasion de surprendre un lutin.

Les lutins étaient espiègles, mais pas méchants. Le trait dominant, chez eux, c'est qu'ils aimaient les chevaux à la folie. Aussi, vivaient-ils de préférence cachés dans les écuries. Si ces petits êtres ont disparu, cela tient sans doute au fait qu'il n'existe à peu près plus de chevaux, dans nos campagnes et sur les concessions forestières où le camion les a remplacés.

Les lutins adoraient les chevaux et ils s'en servaient. De nuit, va sans dire. Pendant le sommeil des maîtres ils bridait l'une

des bêtes, grimpaient à bord et s'accordaient une excitante promenade au clair de lune, vers des pâturages ignorés des hommes. Au retour, en manière de carte de visite, les espiègles tressaient la crinière du cheval. Mais si finement, si crin par crin, que le propriétaire s'en arrachait les cheveux. Sans compter que le malheureux trouvait sa bête encore essoufflée, trempée comme une lavette, épuisée à ne pouvoir fournir qu'une demi-journée de travail.

D'autre part, les lutins savaient se rendre utiles. Par exemple, ils fendaient le bois, remettaient d'aplomb une clôture chancelante ; si le foin manquait, ils en « empruntaient » chez le voisin... Toujours de nuit, bien sûr.

Ce qu'il s'en racontait, des choses, sur les lutins ! Ceux qui les détestaient suggéraient qu'on place à l'entrée de l'écurie soit un plat d'avoine, soit un plat de cendres. Du haut d'un cheval, les petits bougres ne remarqueraient pas le plat et donc ils le renverseraient. Comme les lutins corrigeaient inmanquablement toute bévue qui eût trahi leur présence, on espérait que le désagrément d'avoir à ramasser de l'avoine ou de la cendre les inciterait à changer d'écurie. D'autres suggéraient le contraire : mieux valait gagner l'amitié de ces farfadets. Ceux-ci appréciant le lait frais plus que tout au monde (après les chevaux), il était recommandable d'en tenir toujours une écuelle à leur intention.

C'était en hiver, dans un camp de bûcherons, à la Rivière-au-Chêne, près de Trois-Rivières. Quelques jours plus tôt, un représentant de la compagnie y avait amené des chevaux, avec la recommandation que c'est le grand Zèbe Roberge qui en prendrait soin. L'une des bêtes était la plus ravissante jument grise qu'on pût imaginer. Elle s'appelait Belzémire. Pour Zèbe,

ce fut le coup de foudre. Jamais il n'avait nourri, épongé, brossé, étrillé un cheval avec autant d'assiduité. Pour peu, on l'aurait cru amoureux.

Mais il ne se passa guère longtemps avant que Zèbe, son compagnon Baptiste Lanouette dit Pain-d'épices et tous les hommes du chantier s'avisent que Belzémire plaisait aussi aux lutins. Tout le prouvait : crinière nattée, robe moite de sueur, respiration courte, lassitude...

— Les petits maudits ! ronchonnait Zèbe, furieux comme un amant jaloux. Que je mette la poigne sur eux autres et j'en fais de la bouillie !

La colère de Zèbe fut à son comble lorsque, un dimanche matin, non seulement Belzémire avait-elle découché, mais il ne la retrouverait dans sa stalle, comme par magie, qu'en fin d'après-midi.

— Les crapauds ! répétait-il, mais en termes plus dignes d'un sacreur émérite.

Lanouette dit Pain-d'épices confirma la chose : les lutins utilisaient Belzémire. Il croyait même l'avoir entrevue, tout au loin à l'orée d'un bois, vers La Pointe-du-Lac où il venait de passer ce dimanche chez des parents de sa femme. Quatre ou cinq lutins assis à la file indienne chevauchaient la fine bête qui filait comme une flèche.

Zèbe en aurait le cœur net. Cette nuit-là même, il la passerait dans l'écurie, et les nuits suivantes tant qu'il n'aurait pas mis le grappin sur les petits polissons.

Si certains compagnons, dont Lanouette, partageaient les sentiments de Roberge, d'autres l'asticotaient à qui mieux mieux.

L'un d'eux racontait que sa défunte grand-mère, alors jeune femme, était venue bien près d'attraper un lutin qui lui volait son beurre et sa crème et lui faisait toutes sortes d'agaceries. Un soir, armée d'un rondin, elle avait battu tous les coins et recoins de l'écurie, de la laiterie et du poulailler, pendant que son mari, posté dehors, tenait une poche à patates ouverte devant la seule porte laissée entrebâillée. Soudain, un petit corps vivant se précipite dans la poche, que le mari referme aussitôt. *Sacréyé*, on le tenait, le sacripant ! On court à la maison. Et voilà que le prisonnier se met à caqueter. *Sacréyé pas*, c'est leur poule noire qui était là-dedans !

— Comme tu peux voir, Zèbe Roberge, ma grand-mère et mon grand-père ont bien failli l'attraper, le lutin...

Zèbe fit entendre aux rieurs qu'avec lui, il en irait autrement. Les premières nuits, dans l'écurie, seuls des bruits coutumiers rompirent le silence : un coup de sabot sur le bois sourd du plancher, le crissement de la paille si une bête se déplaçait, l'étrange hennissement d'un cheval pris de rêve... Si bien que Zèbe en avait succombé au sommeil. Mais la troisième nuit, le veilleur entendit ce qui ressemblait au gémissement d'une planche mal clouée qu'on soulève. Le souffle en suspens, Roberge discerna bientôt comme un chapeau pointu ; puis un œil, un seul, on aurait dit une grosse mouche à feu. Après quoi, le silence se mit à sentir le roussi... Zèbe s'élança. Par malheur, il culbuta un chevalet. Comme il pouvait s'y attendre, la planche mal clouée retomba comme un couvercle.

On devine si Roberge sacra à la québécoise mieux que jamais. Sa seule consolation, c'est que les lutins étaient désormais prévenus, et peut-être décideraient-ils d'aller loger ailleurs. Le fait est que Belzémire dort à pleines nuitées pendant une bonne

semaine. Mais la semaine suivante était à peine entamée, que mam'zelle découchait de nouveau. Roberge se remettrait donc à l'affût. Il n'en eut pas la chance. Le représentant de la compagnie vint faire savoir qu'on allait « casser » le chantier, selon l'expression courante. On n'était qu'en avril, mais ainsi le voulait la compagnie. Quelques jours plus tard, les chevaux, dont Belzémire, retournèrent donc à Trois-Rivières, cependant que les hommes se dispersèrent chacun vers son village. Pour sa part, Lanouette dit Pain-d'épices prit le chemin de Québec, où il avait sa famille.

Mai, juin passèrent. Mais quand s'étalèrent les jours ensoleillés de juillet, il vint à l'esprit de Zèbe Roberge et d'un copain de chantier de s'aller balader ensemble dans la capitale, histoire de faire quelques emplettes et de s'amuser un brin. Comme ils rôdaient sur les quais du port...

— Zèbe ! s'exclama le copain. Vois donc ce qui s'amène : une pipe suivie d'un homme !

— Une pipe suivie d'un homme, dit Roberge, ça ne peut être que Baptiste Lanouette.

C'était bien Pain d'épices, mains dans les poches, et coiffé d'un drôle de chapeau pointu. On l'aborda. Surprise de Lanouette, salutations d'usage, échanges de nouvelles, et patati et patata. Et pendant tout ce temps, la pipe fabriquait une fumée pour le moins égale à celle qu'on voyait aux cheminées des bateaux. Le copain voulut s'en plaindre, mais Roberge, au contraire, encouragea Pain-d'épices à intensifier cette odeur de rous-si...

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda le fumeur, à Zèbe qui le vrillait du regard.

— Tu oses le demander, mon sans-honneur ?

— Sans-honneur ?

— Sans-honneur de sans-cœur, c'est TOI qui faisais le lutin ! Avec le fourneau de ta pipe que j'avais pris pour un œil de feu ! Avec ton chapeau pointu !

— Ce chapeau-là ? Je l'ai justement chipé au lutin, un soir que j'ai failli l'agripper dans la stalle de Belzémire.

— Tu pousses l'audace jusqu'à mentionner Belzémire ? vociféra Zèbe, cramoisi de colère. Quand c'est toi qui la promenais, au lieu qu'elle se repose ! Sans-honneur qui l'empêchais de faire son devoir, le lendemain ! Sans-honneur qui trompais ma confiance et celle du patron !

— Défâche-toi, Zèbe. C'est du vieux, tout ça.

— Du vieux, je suppose, quand il me fallait jouer pendant des heures dans les crins de Belzémire ?

— Voyons, voyons, roucoula Pain-d'épices. Emprunter Belzémire pour des petites promenades qui me changeaient les idées, ça, je le confesse. Mais lui jouer dans les cheveux !... Connais-tu un homme qui prendrait le temps de faire ça ? Occupés comme on l'était ! Et faire ça la nuit ? En pleine noirceur ? Avec des mains taillées à la hache ? Même des doigts de femme n'y arriveraient pas !

Et ainsi de suite pour un bon moment, car Pain-d'épices était beau parleur. Zèbe finit par se calmer. Calmé, il devint songeur. Rien de plus vrai, au fond : comment natter une crinière avec des grosses mains de bûcheron ?

— Zèbe Roberge, prononça Pain-d'épices devenu solennel. Dès l'automne, c'est à deux qu'on se tiendra aux aguets.

— À trois..., intercala timidement le copain.

— On se tiendra aux aguets, reprit Pain-d'épices, et ce sera peut-être la chance de notre vie.

Que voulait-il dire ?

— Attraper un lutin, c'est déjà un résultat, expliqua le beau parleur. Mais ignorez-vous que si le lutin est une lutine, on peut l'échanger contre un baril de pièces d'or ?

Le sifflet du bateau coupa court aux projets. On y reviendrait à l'automne.

Un deuxième coup précipita les adieux. Zèbe Roberge, se retournant tout en courant, vit un sourire et un chapeau pointu disparaître derrière un gros nuage de pipe.

le cheval diabolique

Comme la plupart des légendes du Québec, celle que voici remonte à une époque où même nos arrière-grands-pères n'étaient pas nés. Chose qu'on dit certaine, l'événement s'est déroulé à l'Islet, qui était alors une localité si démunie qu'on n'avait pas encore trouvé moyen d'y bâtir une église. Deux fois par mois, un curé d'ailleurs venait y célébrer la messe dans une petite chapelle provisoire. Ce pis-aller dura jusqu'au jour où la nouvelle courut d'une famille à l'autre que le hameau aurait bientôt son curé bien à lui.

Ce curé s'appelait François Panet. Quel homme bon ! Aussi bon qu'il était pauvre. Comme on avait au moins une chapelle, les habitants lui construisirent d'abord un semblant de presbytère, une bâtisse en planches qui sentait la privation, mais que voulez-vous ! M. Panet en semblait content, lui. Ce qu'il désirait, pour ses ouailles, c'était une vraie église. Tout le monde étant de son avis, il fut décidé que ce serait chose faite. La nature fournissait le bois et la pierre ; l'homme fournirait les bras et le courage.

Mais comment charrier la pierre ? Les chevaux étaient rares, dans la région, à cette époque, et tous utilisés du matin au soir —

« d'un fanal à l'autre » — hiver comme été. Pauvre M. Panet ! Jour après jour, il tournait et retournait ce problème dans sa tête sans trouver la solution.

Or, une nuit qu'il veillait dans sa berceuse, seul à seul avec son problème, voilà qu'il entend une voix qui murmure : « François... » Cette voix de femme n'avait rien de naturel. Elle venait d'en haut, semblait-il. Soudain, que voit-il devant lui, comme suspendue entre terre et ciel ? La Sainte Vierge, toute de blanc vêtue !

— Ne crains rien, François. Je suis Notre-Dame-du-Bon-Secours. Prends confiance, je viens à ton aide. Demain matin, tu trouveras un cheval dans ton jardin. Tu pourras lui faire tirer de lourdes charges, car il sera très fort. Mais tu auras à prendre une précaution et à la faire prendre à celui ou à ceux à qui tu le confieras : jamais, au grand jamais faudra-t-il le débrider. Sa bride est bénite. Si on la lui enlève, il disparaîtra pour toujours.

Au matin, la lumière et les ramages des oiseaux réveillèrent le bon curé Panet, d'abord tout ébahi de constater qu'il avait dormi dans sa chaise, puis étonné de moins en moins en retrouvant son souci de la veille : comment transporter la pierre. Mais soudain, une bouffée de chaleur l'enveloppe tout entier et son cœur manque un tour. Il se rappelle...

Au même moment, on frappe à sa porte à coups répétés. La porte s'ouvre et voici Guillaume, le bedeau, tout vibrant, tout excité.

— Monsieur le curé ! Dans le jardin ! Un cheval ! Un grand cheval noir attaché à notre épinette rouge ! Comment expliquer ça ? J'ai passé par là dix minutes plus tôt : rien. Je reviens sur mes pas : un cheval !

— Ce n'était donc pas un rêve, murmura le curé, à part soi.

— Venez voir avec vos yeux !

M. Panet sortit voir avec ses yeux et rien n'était plus vrai. Un puissant cheval noir était là, — tel que promis. Mais par respect pour la Vierge, par respect pour l'extraordinaire faveur dont il était l'objet, le prêtre eut recours à la première explication qui se présenta à son esprit : un ami lui avait prêté cette bête. Qu'on ne cherche pas quel ami, celui-ci ayant exigé une entière discrétion.

— Il l'appelle comment, son coursier ?

— Il l'appelle... Il l'appelle Charlot.

— Charlot, ronronna Guillaume. Je le trouve *si tellement* beau, qu'il me vient des envies de l'embrasser sur le bec !

— Attention. M'est avis qu'il doit être méchant de la gueule. Va plutôt répandre la bonne nouvelle et trouver des volontaires pour le charriage de la pierre.

Guillaume disparu, le brave curé contemplait Charlot tout en pensant à la Sainte Vierge. Ou plutôt il pensait à la Sainte Vierge tout en contemplant Charlot. Grâce à Elle, et grâce à celui-là, ses chers paroissiens auraient enfin une église.

En un brin de temps, tout le hameau connut l'existence de Charlot. Les hommes s'empressèrent autour de la bête et ils la commentaient comme eussent fait des maquignons. Noir comme un geai ; pas un poil de blanc. Le cou en roue. Plein d'action, comme on dit. Frémissant comme si des millions de fourmis lui couraient le long du dos. Un vrai champion !

Dès la barre du matin, le lendemain, la corvée était organisée. Sept ou huit paroissiens y prendraient part. Le moment venu, Germain contribuerait quelques belles pierres de taille ; Alphonse, des madriers de pin ; Basile, des cèdres bien équarris ; un quatrième fournirait les clous... Mais ce qui importait, pour l'heure, c'était de savoir à qui reviendrait l'honneur de mener Charlot.

Ce fut un nommé Rigaud qui emporta le morceau. Personnage plutôt rude, volontiers gouailleur et parfois mauvaise tête, il l'emportait souvent. Par prudence, M. Panet décida que Rigaud partagerait Charlot avec Ludovic, homme au jugement bien d'aplomb. Il leur confierait cette bête moyennant promesse, main sur le cœur, de ne jamais lui retirer sa bride. Jamais, au grand jamais.

— Même pas pour le faire boire ? demanda Rigaud.

— Ni pour le faire manger ni pour rien d'autre.

— Drôle de promesse...

— C'est à cette condition qu'on me l'a prêté. Fais comme moi, Rigaud : ne cherche pas plus loin.

Rigaud et Ludovic attelèrent Charlot à un petit chariot à roues basses. Ils y mirent d'abord une charge raisonnable. Charlot tirait ça comme une brouette. On doubla, tripla la charge et Charlot ne s'en apercevait même pas. Quel jarret ! On ne parvenait pas à le dire assez ! Le curé fit construire un chariot deux fois plus grand et plus solide. Charlot n'y voyant aucune différence, on en vint à remplir le chariot au point que les roues en

craquaient. Charlot ne s'en montrait que plus vigoureux. Une chose non moins remarquable, c'est qu'en dépit d'une chaleur humide, la bête ne semblait jamais avoir soif. Ce n'était pourtant pas l'eau qui manquait : d'un voyage à l'autre, on traversait le même ruisseau.

Cette fois, Ludovic pressentit ce qui allait se passer : Rigaud, il en était sûr, allait faire sa mauvaise tête. Effectivement, à peine Charlot avait-il les pattes dans l'eau...

— Arrêtons, dit Rigaud. Veux-tu une bonne lampée d'eau fraîche, mon champion ?

Ludovic intervint. D'abord, ils avaient promis que non. Ensuite, Charlot n'avait pas soif, puisqu'il regardait passer les nuages.

— Pas étonnant, qu'il regarde en haut ! ricana Rigaud. Comment voudrais-tu qu'il boive sans qu'on le débride ?

— Si tu le débrides, il va prendre le large. M. le curé l'a dit.

— Qu'est-ce que les curés connaissent aux chevaux ?

Ludovic protesta, signala que la bête montrait les dents...

— C'est sa manière de sourire, plaisanta l'autre.

Rien n'y fit, Rigaud mit les pieds dans l'eau à son tour et le voilà tête à tête avec Charlot et le comblant de mots tendres comme s'il avait eu affaire à une jolie fille. Au moment où il allait toucher la bride, son compagnon se leva si brusquement, que Rigaud ravala son geste. Ludovic venait d'apercevoir le curé, là-bas, marchant à grands pas, suivi d'un enfant de chœur.

— Le curé va porter le bon Dieu, murmura Ludovic. Ça doit être pour la mère de Nicolas. On devrait traverser et aller le conduire : il gagnerait du temps.

— C'est vrai, fit Rigaud. Tout juste une gorgée à celui-là et on y va.

Distrait par la vue du prêtre portant les saintes huiles, Ludovic n'eut pas le temps d'intervenir : Rigaud retirait la bride.

Ce fut tout ensemble l'éclair, le tonnerre et un tremblement de terre. D'une seule ruade Charlot pulvérisait les brancards, culbutait les deux hommes, débâtissait le chariot et le harnais d'un bout à l'autre. Cabré jusqu'au ciel, l'œil orageux, une vapeur de soufre tourbillonnant hors de ses naseaux, l'énorme animal hésitait sur la direction à prendre. Car lui aussi avait aperçu le prêtre.

— C'est le démon ! gémit Ludovic.

— Le démon déguisé en cheval ! balbutiait Rigaud, moitié sur terre, moitié dans l'eau.

La bête s'élança. En direction de M. Panet ! Avec l'intention évidente de lui faire connaître ses sabots ! Ivre de vengeance, folle de haine, la bête diabolique galopait vers le prêtre. Mais celui-ci l'attendait. Il leva le bras. À l'instant où l'animal allait fondre sur lui, M. Panet traça dans l'air un grand signe de croix et cria :

— Arrière, Satan !

Le cheval s'arrêta sec. De nouveau, il se cabra, comme étourdi... violemment, il fit volte-face et détala à toute allure vers

un rocher, non loin. Le choc fut terrifiant. Le rocher se fendit de haut en bas. Par une crevasse d'au moins six pieds de largeur, Satan venait de retourner chez lui.

Pendant longtemps et plus encore, les habitants de la région parlèrent de cette crevasse comme de la *Porte de l'enfer* ou du *Trou du diable*. Durant des années et des années, aucun chrétien ne passait par là en voiture, de nuit, sans qu'il arrivât quelque chose. Soit au harnais, soit au cheval qui butait contre une pierre et se mettait à boiter tout bas. Ou bien c'étaient des bruits de chaînes entremêlées, des sons jamais entendus sur terre. Tout cela s'est répété jusqu'à l'époque du curé Delage, qui eut l'inspiration de faire planter à cet endroit la belle croix qui continue d'être là.

Chose certaine, à supposer que le Malin serait tenté de venir rôder encore autour de l'Islet, ce n'est pas par cette cavée qu'il mettra le nez dehors.

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

lexique

Aménité : amabilité pleine de charme.

Amphitryon : hôte qui offre à dîner.

Arcanson : résine provenant de la distillation de la térébenthine.
Les violonistes et les violoncellistes frottent d'arcanson le crin de l'archet pour aviver son contact avec les cordes.

Asticoter : taquiner, agacer.

Aval : le côté vers lequel descend un cours d'eau.

Avenant : une femme avenante est une personne aimable et gracieuse.

Aviser : remarquer.

Bâbord : le côté gauche du navire, si on regarde vers l'avant.

Bas-fond : terrain bas et enfoncé.

Bedeau : employé laïque préposé au service matériel dans une église.

Belzébuth : nom d'un démon considéré comme le chef des esprits malins.

Bévue : maladresse due à l'ignorance ou à un défaut d'attention.

Bonnette : voile carrée supplémentaire.

Brick : voilier à deux mâts, à voiles carrées.

Bruiteur : spécialiste du bruitage, qui est la reconstitution artificielle des bruits naturels qui doivent accompagner l'action (au théâtre, au cinéma, à la radio).

Cabalistique : qui a rapport à la science occulte, à la magie.

Cabotage : navigation à distance limitée des côtes.

Cavée : dans certaines régions de France, chemin creux. Au Québec, crevasse.

Combles : partie la plus haute d'une construction.

Communs : l'ensemble des bâtiments servant aux écuries, aux étables, aux hangars.

Conjecture : supposition, opinion fondée sur des probabilités.

Corvée : travail gratuit que font ensemble les membres d'une communauté.

Coup de barre : la barre est le levier qui actionne le gouvernail. On donne un coup de barre pour changer de direction. Ici, l'auteur emploie l'expression au figuré.

Crémone : (canadianisme) cravate de laine tricotée pour mettre autour du cou, en hiver.

Cuver son vin : dissiper son ivresse en dormant.

Démorphoser : (canadianisme) ramener à son état naturel un être ou une chose qui avait subi une métamorphose.

Écuellée : contenu d'une écuelle, sorte d'assiette large et creuse.

Émoussait : du verbe émousser. Rendre moins coupant, moins aigu.

Emporter le morceau : réussir, avoir gain de cause.

- Équarri** : carré, taillé à angle droit.
- Erre** : vitesse acquise d'un bâtiment sur lequel n'agit plus le propulseur. Au Canada, on dit souvent, à tort, « erre d'aller ».
- Escogriffe** : homme mal bâti et de haute taille.
- Étrillé** : du verbe étriller. Frotter avec l'étrille, plaque de fer garnie de petites lames dentelées qu'on utilise pour nettoyer la peau des chevaux.
- Faire force de rames** : obtenir des rameurs l'effort maximum.
- Faire force de voiles** : exiger de l'ensemble des voiles l'effort maximum.
- Fenil** : grenier où l'on met les foin.
- Feutré** : étouffé, peu sonore.
- Fiérote** : féminin de l'adjectif fiérot : fier de quelque chose d'une manière enfantine.
- Flageoler** : trembler sur ses jambes.
- Futur** : futur époux, fiancé.
- Gadelle** : (canadianisme) groseille à grappes.
- Garotter** : attacher, lier solidement. Du mot garrot : collier de fer, instrument de supplice.
- Giboyeux** : riche en gibier. « Une région giboyeuse ».
- Gouaillieur** : moqueur, ricanneur.
- Grappin** : crochet d'abordage à l'extrémité d'un cordage.
- Guérets** : terre labourée et non ensemencée.
- Hardes** : vêtements pauvres et usagés.
- Jamaïque** : (canadianisme) rhum de la Jamaïque.
- Maquignon** : marchand de chevaux.

- Mât de misaine** : le premier mât vertical à l'avant du navire.
- Mécréant** : irréligieux, impie, incroyant.
- Méninges** : le cerveau, l'esprit.
- Métis** : dont le père et la mère sont de races différentes (né d'un Noir et d'une Blanche, par exemple).
- Mettre le cap sur** : se diriger vers, en parlant d'un navire.
- Monolithe** : qui est d'un seul bloc de pierre, en parlant d'un ouvrage de grandes dimensions.
- Mortifiée** : du verbe mortifier. Blesser, humilier.
- Nager** : ramer, dans le langage des marins.
- Ouailles** : les chrétiens, par rapport à l'un de leurs pasteurs ; ses paroissiens.
- Perfide** : individu qui manque à sa parole, qui trahit celui qui lui faisait confiance.
- Pince** : (canadianisme) chaque extrémité d'un canot.
- Pis-aller** : personne, solution, moyen à quoi on a recours faute de mieux.
- Porter le bon Dieu** : (canadianisme) se dit du prêtre allant porter la communion à une personne âgée, un malade, un mourant.
- Protubérance** : saillie, bosse.
- Quasi** : presque.
- Rambarde** : garde-fou, le long des ponts d'un navire, pour empêcher les passagers de tomber par-dessus bord.
- Reel** : (mot anglais) danse à deux.
- Renâcler** : renifler bruyamment en signe de mécontentement. Au figuré, témoigner de la répugnance.
- Rhum des Îles** : des Antilles.

- Rigaudon** : danse très vive, très gaie.
- Scorbut** : maladie provoquée par l'absence ou l'insuffisance d'éléments nutritifs essentiels.
- Sise** : féminin de l'adjectif sis : situé.
- Sollicitaient** : du verbe solliciter. Demander.
- Sortilège** : artifice de sorcier ; maléfice.
- Stalle** : dans une écurie, compartiment cloisonné réservé à un cheval.
- Soudoyer** : s'assurer à prix d'argent le concours de quelqu'un.
- Souillon** : personne malpropre, qui se salit.
- Tire** : (canadianisme) bonbon que l'on fait avec du sucre, ou du sirop, ou de la mélasse.
- Tirer à la courte paille** : tirer au sort au moyen de brins de paille de longueur inégale dont une extrémité reste cachée.
- Tomahawk** : hache de guerre dont se servaient les Indiens de l'Amérique du Nord.
- Transi** : comme engourdi par un sentiment si fort qu'il coupe la parole.
- Tribord** : le côté droit du navire, si on regarde vers l'avant.
- Tricolor** : (canadianisme) aller de droite et de gauche en marchant comme un homme ivre.
- Vociférait** : du verbe vociférer. Parler en criant et avec colère.

table des matières

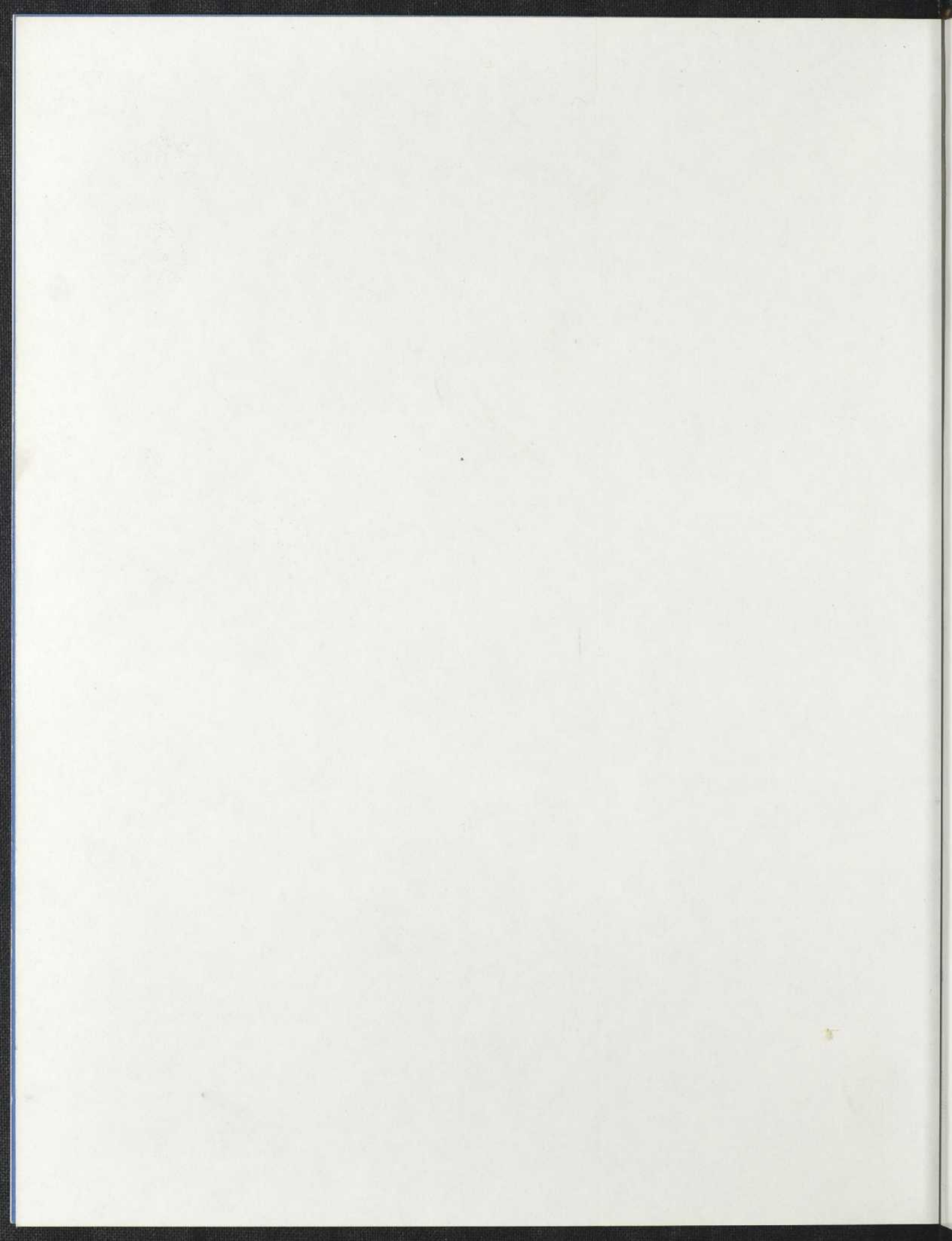
Préface	9
1. Le sorcier d'Anticosti	11
2. Le sauvage mouillé	19
3. L'hôte à Valiquet	25
4. La Sainte-Catherine de Colette	33
5. Le prêtre fantôme	39
6. Blanche de Beaumont	43
7. La chasse-galerie	49
8. La légende de Cadieux	57
9. L'homme du Labrador	65
10. Rose Latulippe	73
11. Les guérets de Rigaud	81
12. Les loups-garous	85
13. Le glas du missionnaire	91
14. Le Bic	97
15. Les lutins	103
16. Le cheval diabolique	111
Lexique	119

COLLECTION DU GOÉLAND

Dans ses voyages au long cours, le goéland, cet oiseau marin, survole les continents de l'Arctique à l'Antarctique. Il plane sur les côtes et les baies, les lacs et les rivières jusqu'à l'intérieur des terres.

La collection du Goéland, par la diversité de ses auteurs et de ses sujets, vous propose de le suivre dans ses merveilleux voyages au fil des mots.





le sorcier d'anticosti

Comme dans tout pays, les légendes du Québec sont nombreuses. L'auteur en a choisi seize et il les a traitées à sa façon : la poésie et l'humour y courent en filigrane. Ainsi qu'il se doit, le Diable se faufile dans quelques-unes de ces légendes ; ainsi qu'il se doit, monsieur le curé l'y défaufile, — que le Malin ait pris la forme d'un séduisant danseur ou celle d'un grand cheval noir. On y rencontre aussi des lutins, des sorciers, des fantômes et des mécréants bien en chair, des canots d'écorce fendant l'air au niveau des clochers, des cloches d'église sonnantes d'elles-mêmes, et encore bien d'autres choses invraisemblables qui furent la vérité vraie, si on en croit les grands-pères de nos grands-pères. C'est en souriant que l'auteur a composé ces textes à l'intention des jeunes et de leurs parents restés jeunes. « Croyez-vous aux loups-garous ? demande-t-il. Moi, pas. Mais peut-être aurais-je changé d'avis, au temps où il y en avait. » En reprenant à sa manière ces histoires de notre folklore, Robert Choquette a adopté l'attitude qu'il propose au lecteur. Pour prendre plaisir à ce genre de récits, écrit-il, il faut faire semblant d'y croire.

Faisons donc semblant.

Dans la même collection :

Le garçon au cerf-volant
(Monique Corriveau)

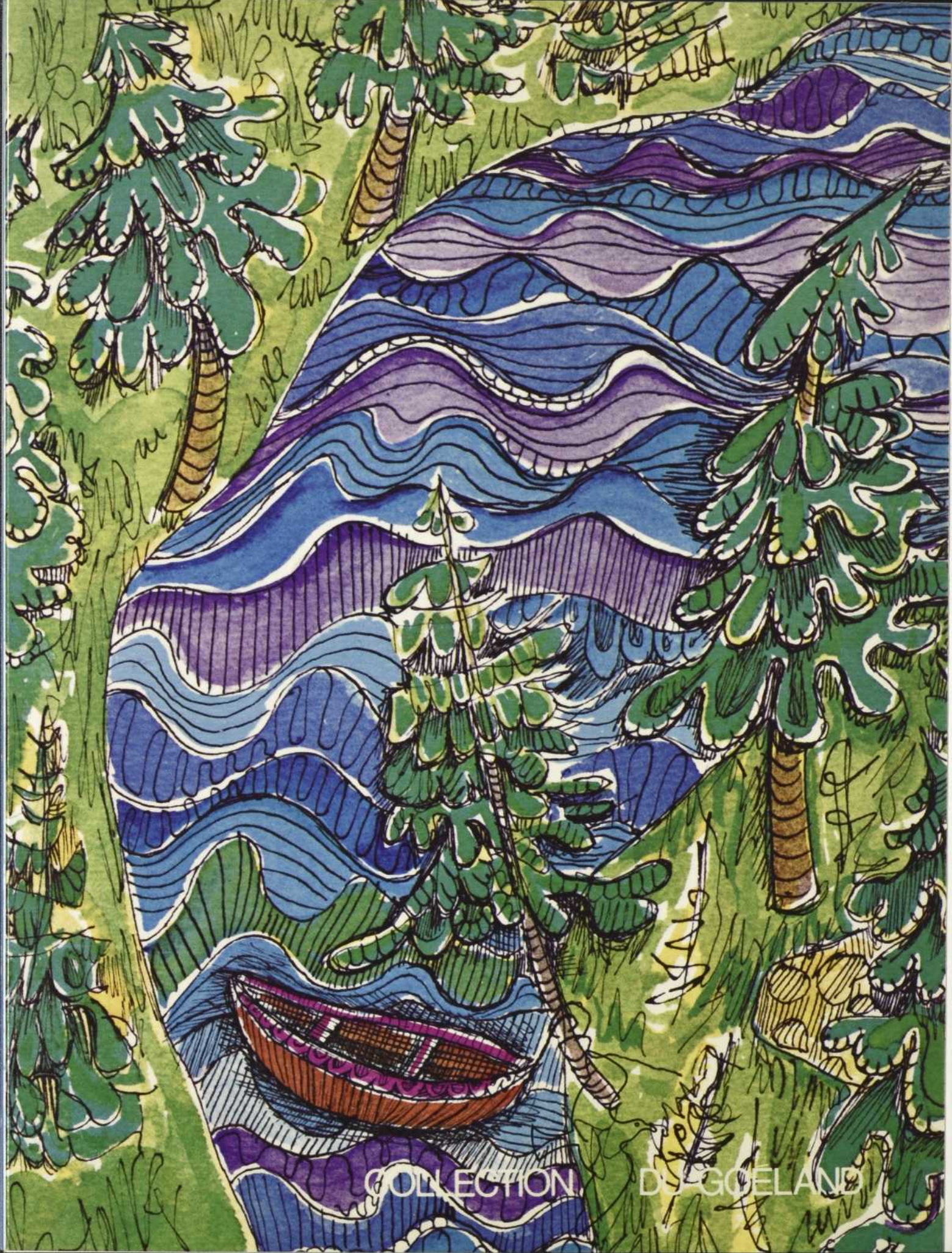
Jeanne, fille du roy
(Suzanne Martel)

Les saisons de la mer
(Monique Corriveau)

Le dernier-né des Cailloux
(Suzanne Rocher)

Andante
(Félix Leclerc)





COLLECTION D'ART GOELAND